

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Qui vive? — France!

Il leur faut, et depuis longtemps, se rendre à l'évidence : la France est là, bien vivante, unie, résolue, riche en hommes et en ressources, prête à travailler, à souffrir, à lutter de toute manière, aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour obtenir le seul résultat qu'elle puisse admettre : la libération de la patrie, de l'Europe et du monde. Un personnage allemand, quittant Paris au commencement d'août 1914, disait : « Ce qui nous aidera, ce sera la révolution. » D'un bout à l'autre de l'Allemagne, on répétait : « La France n'a plus ni enfants, ni moralité, ni énergie ; elle se survit, elle se meurt. » Et voilà que réapparaît la France d'autrefois, intrépide, ardente, enthousiaste, calme en même temps, et capable d'une persévérance indéfinie.

Que signifie ce spectacle paradoxal ? Comment la France ose-t-elle ressusciter, alors que l'infatigable allemande, appuyée sur l'érudition allemande et sur la métaphysique allemande, a décrété qu'elle était morte ? Elle a joué son rôle, elle a offert au « moi » allemand l'obstacle, le « non-moi », qui lui était nécessaire pour prendre conscience de lui-même et se développer triomphalement. Aujourd'hui elle n'offre plus que des résidus, qu'il appartient à l'Allemagne d'animer d'une vie nouvelle en les faisant entrer dans son cercle d'influence.

Ainsi parlent-ils, au nom de ce dogmatisme qui, selon le général von Bernhardt, est un trait essentiel de leur caractère. Mais ce dogmatisme leur masque le réel. La France d'aujourd'hui n'est pas autre que la France d'hier. Elle n'est pas le fruit d'un miracle, le fait d'un hasard dont la persistance pourrait paraître invraisemblable. Les Français n'ont jamais cessé d'aimer passionnément, et leur sol, auquel ils se sentent intimement unis de corps et d'esprit, et le patrimoine d'honneur, de vaillance, de générosité, d'idéal moral et religieux, que leur ont légué leurs ancêtres. Fiers de leur patrie, ils veulent invinciblement qu'elle vive et qu'elle soit grande. Or, dans l'ordre des choses morales, c'est le « vouloir vivre » qui est la vie. Les forces physiques tuent les corps. Mais l'esprit qui veut subsister est indestructible, et, si le corps où il se manifeste se dissout, il le reconstitue. La foi d'une paysanne a rétabli la France.

La présente guerre n'a point ressuscité ou transformé cette France, qui jamais n'avait cessé d'être, et d'être elle-même. Mais elle nous a avertis d'employer désormais, aussi largement et méthodiquement que possible, pour les fins nécessaires, les ressources infinies dont la nature et la vertu de nos ancêtres nous ont dotés. Aujourd'hui elle nous fait voir, avec une clarté irrésistible, la misérable vanité de tout esprit de parti qui ne se subordonnerait point à l'intérêt supérieur de la patrie. Elle

nous fait toucher du doigt la puissance incomparable de l'union, de la solidarité, de la discipline, de la camaraderie franche et universelle, de la confiance et du dévouement mutuels. L'impulsion qu'elle nous donne aujourd'hui subsistera demain ; et, en combinant son haut idéal chevaleresque avec la vaste et forte organisation que le progrès des sciences rend possible, en associant étroitement l'activité, la dignité et l'obéissance, la France vaincra aujourd'hui, et, demain, poursuivra ses hautes destinées.

Il est éternel le cri : Qui vive ? — France !

ÉMILE BOUTROUX,
de l'Académie française.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE sur le front

Le Président de la République, accompagné du général Joffre, est arrivé à Toul dimanche à huit heures du matin. Il a consacré la journée de dimanche à la visite de la région fortifiée de Toul et des organisations défensives de la Woëvre. Le Président et le général en chef se sont également arrêtés dans un certain nombre de cantonnements où les recrues de la classe 1916 achèvent leur instruction. Ils ont vivement admiré l'excellente tenue de ces jeunes troupes.

Lundi, le Président a parcouru la région fortifiée de Verdun, notamment les Hauts-de-Meuse. Il a, en outre, visité plusieurs formations sanitaires.

Il est rentré à Paris mardi matin pour présider la séance du conseil des ministres.

VOYAGE MINISTÉRIEL en Italie

M. Aristide Briand, président du conseil, ministre des affaires étrangères, et M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, se rendent à Rome et feront une visite au front italien.

Les ministres seront accompagnés par le général Pellé, major général, et le colonel Morin, du grand quartier général, et par M. de Margerie, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères.

C'est mercredi que M. Briand et M. Bourgeois quitteront Paris pour Rome, où ils arriveront jeudi. Des conférences auront lieu avec MM. Salandra, président du conseil ; Sonnino, ministre des affaires étrangères, et les autres membres du cabinet italien.

Les ministres français et leurs collaborateurs se rendront ensuite sur le front de l'armée italienne, où le roi Victor-Emmanuel leur accordera une audience à son quartier général. Ils verront aussi le général Cadorna, commandant en chef des armées.

M. Briand et M. Bourgeois, ainsi que les autres membres de la mission, seront de retour à Paris, mardi, 15 courant.

La Parole du Tsar

C'était au commencement d'août 1914. Le 5 de ce mois, M. Paléologue, notre ambassadeur, était mandé à Péterhof, l'empereur ayant manifesté le désir de le voir.

— J'ai voulu vous exprimer toute ma gratitude et mon admiration pour votre pays, lui dit Nicolas II. En se montrant une si fidèle alliée, la France a donné au monde un exemple inoubliable de patriotisme et de loyauté. Transmettez, je vous prie, à votre gouvernement, mes remerciements émus.

L'émotion du souverain était manifeste. L'ambassadeur répondit :

— Le gouvernement de la République sera très sensible aux remerciements de Votre Majesté. Il les mérite peut-être par la promptitude et la résolution avec lesquelles il a fait ce qu'il devait faire. Pas un instant il n'a hésité, et j'ai ressenti autant de bonheur que de fierté de n'avoir à transmettre à vos ministres que des paroles de soutien, des assurances de solidarité.

— Je le sais, je le sais, s'écria l'empereur. D'ailleurs, je n'ai jamais douté de la France.

— La France non plus, sire, n'a jamais douté de la Russie. Ce n'est pas faute que l'Allemagne se soit ingéniée à nous démontrer que dans l'alliance nous faisons un métier de dupes, que la Russie ne ferait jamais la guerre pour une cause française ; qu'au surplus, l'ordre de mobilisation générale serait le signal de la révolution dans tout votre empire.

Le regard de l'empereur traduisait son indignation et sa voix tremblait de colère :

— Comment ! on a osé vous dire que si la France était attaquée, je ne viendrais pas à son secours, que je manquerais au serment de notre alliance ! Mais pourquoi m'étonner ? L'empereur Guillaume est le mensonge en personne. De tous les télégrammes dont il m'a accablé pendant cette dernière crise, pas un n'était sincère : tous sonnaient faux, même celui où il invoque l'amitié qu'il a jurée à la Russie devant le lit de mort de son grand-père. Et quelle hypocrisie encore dans le dernier, où il m'adresse un suprême appel pour sauver la paix, et qu'il m'a expédié six heures après m'avoir fait remettre sa déclaration de guerre !

Cet entretien, désormais historique, se continua pendant près d'une heure. La lutte qui allait s'engager, l'empereur la prévoyait très rude, très périlleuse, très longue. Il fallait s'armer de courage et de patience. Quant à lui il était résolu, pour obtenir la victoire, à sacrifier jusqu'à son dernier rouble et son dernier soldat.

— Tant qu'il y aura un ennemi sur le territoire russe ou sur le territoire français, je ne signerai pas la paix.

Et comme l'ambassadeur lui signalait la nécessité de faire marcher son armée sans perdre une minute, il reprenait :

— Aussitôt la mobilisation terminée, j'ordonnerai la marche en avant. Mes troupes sont pleines d'ardeur et l'attaque sera menée avec toute la vigueur possible.

L'empereur se tut et, durant une minute, il resta silencieux; puis, attirant vivement l'ambassadeur dans ses bras, il dit à demi-voix :

— J'embrasse en vous ma chère et glorieuse France!

ERNEST DAUDET.

Faits de guerre

DU 4 AU 8 FÉVRIER

En Belgique.

Notre artillerie, de concert avec l'artillerie britannique, a exécuté des tirs de démolition sur les ouvrages ennemis en face de Boesinghe. A l'est de la même région, elle a réduit au silence deux batteries ennemies; elle a bombardé efficacement le fortin Vauban, près de Het Sas, et les tranchées ennemies en face de Steensstraete.

En Artois.

Un tir de nos batteries a provoqué de fortes explosions dans les lignes ennemies, vers Saint-Laurent, au nord-est d'Arras.

Entre Somme et Oise.

Notre artillerie lourde a pris sous son feu une colonne d'infanterie et des convois qui entraient à Roye; elle a canonné un train entre Roye et Chaulmieu.

Sur le front de l'Aisne.

Notre artillerie a détruit un blockhaus ennemi à la lisière sud du bois d'Ourscamp; elle a bombardé avec succès la tête de pont de Venizel, les ouvrages ennemis en face du plateau de Chassemy, ceux de la région de Vendresse et de Cernay.

En Champagne.

Notre artillerie a bombardé les organisations ennemies dans la région de Tahure et du mont Tatu, et sur le plateau de Navarin. A la fin de la journée du 5 février, elle a exécuté des tirs de destruction très efficaces sur les tranchées ennemies dans la région de Maisons-de-Champagne; ces tranchées ont été profondément bouleversées; plusieurs dépôts de munitions ont sauté; nos projectiles ayant démolis des réservoirs à gaz suffocants, des tranchées gazeuses ont été rejetées par le vent sur les lignes ennemies. Notre artillerie lourde a pris sous son feu les établissements ennemis près de Challerange où un grand incendie s'est déclaré.

En Argonne.

Notre artillerie a efficacement bombardé les abris et les tranchées au nord de Saint-Thomas, entre l'Aisne et l'Argonne, et dans le secteur de la Harazée.

Dans la région de la Haute-Chevauchée, nous avons occupé la lèvre nord d'un entonnoir provoqué par l'explosion d'une mine allemande. A Saint-Hubert, nous avons fait sauter un camouflet et trois mines à Vauquois.

En Lorraine.

Notre artillerie a bombardé les organisations ennemies sur le front Nomeny, Morville; elle a été très active dans les régions de Coincourt et de Domèvre.

FRONT RUSSE

Des avions allemands et des zeppelins ont survolé le district de Riga et la région de Dvinsk. Des aviateurs russes ont lancé des bombes sur la ville de Mitau, sur la gare et le pont du chemin de fer sur l'Aa.

Une automobile blindée allemande a été atteinte et détruite à coups d'obus dans le secteur de Dvinsk.

En Galicie, plusieurs postes ennemis ont été anéantis et dispersés.

Au nord de Boyan, les Russes ont fait exploser un fourneau de mine, ont occupé l'entonnoir et, de cette position, ont criblé l'ennemi de bombes et de grenades à main.

Des détachements de l'armée du Caucase ayant traversé la rivière Arkhave, dans la région du littoral, ont attaqué les Turcs et les ont délogés d'une série de tranchées.

Dans la haute Arménie, toutes les tentatives turques ont été repoussées et les Russes continuent à progresser, malgré le froid et les tempêtes de neige. Le thermomètre est descendu à -22°.

Sur la rive nord du lac de Van, nos alliés ont occupé la région à l'est d'Adjile Vaskal.

FRONT ITALIEN

Dans la région de Tolmino et sur la hauteur de Podgora, à l'ouest de Gorizia, l'ennemi a attaqué les positions italiennes; mais il a été repoussé et a subi des pertes sensibles.

Sur le front de l'Isonzo, l'artillerie de nos alliés a contrebattu efficacement l'artillerie ennemie et obligé les avions autrichiens à se tenir à de grandes hauteurs ou à prendre la fuite.

EN PERSE

Dans la région d'Hamadan, l'ennemi a été rejeté vers Nehawend. Il a été également refoulé dans la région de Kenghaver.

AU CAMEROUN

58 nouveaux déserteurs des débris des troupes allemandes se sont rendus aux Français avec leurs armes, à la fin de janvier, et on attend d'autres redditions.

De fortes colonnes françaises s'avancent vers le sud, dans la direction de la frontière de la Guinée espagnole; une d'elles est déjà sur la rive gauche du Niém; la colonne venue de Campo est signalée comme ayant déjà atteint Ngoua, à 60 milles du littoral.

900 Allemands et 14.000 indigènes de leurs colonies, entrés en Guinée espagnole, ont été désarmés et internés. Le gouvernement se préoccupe de leur ravitaillement.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la journée du 5 février, un de nos avions-canoniers a attaqué au sud de Péronne un « drachen » (dragon, cerf-volant) ennemi, qui est tombé en flammes.

Le même jour, ont eu lieu vingt-huit combats aériens entre avions britanniques et avions ennemis. Dans cinq rencontres, les avions allemands furent abattus dans les lignes ennemies et un sixième appareil fut forcé de descendre par suite d'une avarie de moteur. Un appareil britannique, envoyé en reconnaissance, n'est pas rentré.

Le treuil d'un ballon captif ennemi a été brisé par un obus et le ballon, endommagé, s'est perdu.

C'est le zeppelin L-19 qui a sombré récemment dans la mer du Nord. L'agence Wolff a annoncé officiellement la perte du dirigeable.

SUR MER

Dans la soirée du 6 février, un croiseur anglais et un torpilleur d'escadre français, qui protégeaient l'évacuation de l'armée serbe, ont rencontré dans l'Adriatique une escadrille de quatre destroyers ennemis. Ceux-ci aussitôt canonnés ont fui vers Cattaro.

Le lendemain, au jour, les deux navires alliés ont été de nouveau attaqués devant Durazzo; un sous-marin ennemi a tenté de couler le croiseur anglais, mais la torpille a manqué le but. Le sous-marin poursuivi n'a pu renouveler son attaque.

Garros prisonnier

Il avait reçu, ce jour du 18 avril 1915, la mission de jeter des bombes sur les trains allemands transportant du matériel, des munitions, des vivres et des soldats. C'était entre Roulers et Courtrai, en Belgique, à la chute du jour. Le temps était clair, le soleil éclatant lançait ses derniers rayons sur la terre avant de disparaître à l'occident.

Garros, s'étant élevé à une grande hauteur, aperçut sur la voie ferrée qui relie ces deux villes un train en marche. Avec la maîtrise de soi, le sang-froid qui le caractérisent, il fond comme l'oiseau de proie sur sa victime et survole à une trentaine de mètres le train en marche qui ne peut lutter de vitesse avec lui. L'effroi se manifesta aussitôt chez nos ennemis. La machine hurle, siffla avec un accent de

détresse, des cris se font entendre, des commandements se précipitent, la fusillade crépite.

Garros lâche un obus qui éclate sur le train. Des hommes sont blessés, de nombreux soldats descendent à terre par les portières et dirigent sur l'aéroplane des milliers de coups de feu. Garros n'est pas atteint, mais le moteur de son appareil n'obéit plus à sa main experte, il le sent; il gagne le haut des airs où il se maintient avec peine, et pendant que le train file et disparaît, le moteur s'arrête. La machine ne fonctionne plus. Garros se voit dans l'obligation d'atterrir. Il dirige en vol plané son aéroplane dans un champ et s'y repose.

Notre vaillant aviateur met le feu à son avion, puis s'élance dans l'espoir de conquérir sa liberté. Mais les Prussiens sont là! Il est cerné.

Garros jette les yeux autour de lui. Devant, c'est un champ immense, sans abri, sans haie ni clôture. On fuit! Il aperçoit un fossé rempli d'eau. Il s'y précipite.

Quelques instants après, Garros, couvert de branchages et de feuilles mortes, entend les pas, les voix d'une patrouille allemande et les bruits rapprochés d'une fusillade. Un soldat allemand passe à 50 mètres de lui sans le voir. Il veut sortir de sa cachette, quand de nouvelles voix se font entendre. Un groupe d'Allemands s'approche et passe sans le découvrir. Garros respire, il se croit sauvé. Il reste cependant sans faire un mouvement.

Trois quarts d'heure s'écoulent; il a de l'eau jusqu'aux genoux, mais la nuit vient, la nuit qui est peut-être pour lui le salut. Hélas! une troisième patrouille plus nombreuse s'avance et se met à fouiller tous les replis du terrain, à battre les fossés et les buissons. Un soldat allemand découvre la cachette et l'homme immobile. Il pousse un cri et dirige en même temps son fusil sur la poitrine de Garros. La patrouille est réunie tout entière autour de lui.

On le hisse sur le bord du fossé, au milieu de hurlements atroces; on le fouille, on le brutalise; un soldat allemand lui fait une bosse à la tête en le frappant avec le plat de son sabre, puis on le conduit vers une voiture d'ambulance qui se trouvait à l'orée d'un bois. Là, on le ligote avec des sangles sur un brancard. Le brancard est ensuite poussé sous une banquette sur laquelle s'assoient les Allemands. L'un d'eux, qui avait été blessé par l'obus lancé par Garros, essaye de le transporter avec sa baïonnette. Il en est empêché par ses camarades.

Une heure après, l'ordre arrive de conduire Garros au village où il est interrogé.

Après cet interrogatoire, il passa la nuit en cellule et fut conduit le lendemain en automobile à Bruxelles et de là dirigé vers l'Allemagne.

LES EXPLOITS de l'aviateur Guynemer.

Samedi matin, vers onze heures trente, le sergent pilote Guynemer a livré combat à un avion ennemi dans la région de Frise et l'a abattu en flammes entre Assewillers et Herbécourt. C'est le cinquième appareil ennemi abattu par cet aviateur.

Le sergent pilote Guynemer est un tout jeune homme. Il a vingt et un ans à peine. Quand la guerre éclata, il était encore élève d'un de nos lycées. Sans attendre l'appel de sa classe, il s'engagea dans l'aviation. En avril 1915, il obtenait son brevet de pilote, et, aujourd'hui, il est le digne successeur des Garros, des Pégoud et des Gilbert, après avoir été leur émule. Chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, titulaire de la Croix de guerre avec les quatre palmes rappelant ses quatre précédentes citations à l'ordre de l'armée, Guynemer a livré, samedi, victorieusement son quinzième combat.

Le hardi pilote avait, antérieurement à son exploit d'hier, descendu quatre avions ennemis: les 5, 8, 11 et 14 décembre. Les deux premiers tombèrent en territoire ennemi; le troisième dans nos lignes; le quatrième était un Fokker que Guynemer abattit après un duel prolongé au cours duquel son propre appareil fut complètement mutilé.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La leçon de l'Alsace. — M. Paul Deschanel s'est rendu, ces jours derniers, sur le front alsacien avec le Président de la République et le président du Sénat. Le président de la Chambre a fait, à ce sujet, à l'un de nos confrères, des déclarations dont nous détachons ce passage :

« Tout le pays reconquis est administré par des fonctionnaires de la plus haute valeur. Les écoles sont dirigées par des maîtres d'élite. Dans une petite ville, la classe des garçons de dix à quatorze ans est faite par un professeur agrégé d'un lycée de Paris. Il expliquait une fable de la Fontaine; il l'expliquait de façon si agréable, si piquante, il fouettait si adroitement ces jeunes esprits que je lui dis très sincèrement: « En vérité, monsieur, je voudrais bien suivre votre classe! »

Ces enfants, qui ne savaient pas un mot de français il y a un an et demi, le parlent et l'écrivent couramment — surtout les petites filles, toujours plus vives et plus prompts.

Et quelle émotion d'entendre, entre maîtres et élèves, des dialogues de ce genre :

— Quelle est votre patrie?
— La France.
— Pourquoi aimez-vous la France?
— Parce que mon grand-père était Français.

Vous devinez les autres réponses! Et sur ces lèvres qui, hier, ne parlaient qu'allemand, tous nos plus chers souvenirs, toutes nos gloires!

C'est en Alsace, ajoute M. Deschanel, que notre jeunesse trouvera les plus hautes leçons d'histoire, de morale, de grandeur française et humaine.

La croix de Raemaekers. — Nous avons annoncé, il y a deux mois, que le Gouvernement français avait conféré au dessinateur hollandais Raemaekers la croix de chevalier de la Légion d'honneur et qu'il avait chargé le maître Forain de lui en porter en Hollande les insignes.

Empêché au moment voulu, l'artiste français préféra attendre la venue toute prochaine de Raemaekers à Paris, et c'est ainsi que la remise de la décoration n'a pu avoir lieu que dimanche dernier.

Elle s'est faite en famille. Réunis entre eux les humoristes parisiens, ceux du moins qui sont à Paris en ce moment, ont reçu leur camarade hollandais. En uniforme, comme bon nombre de ses camarades, le soldat Jean-Louis Forain s'est applaudi de la mission qui lui était confiée d'honorer en son confrère hollandais un soldat du droit, qui, sans autre arme qu'un crayon, a combattu le bon combat contre les Barbares et les a publiquement défaits.

Sur quoi, ayant accroché sur la poitrine de Raemaekers la croix de la Légion d'honneur, il lui a donné la traditionnelle accolade. Le nouveau chevalier a remercié en quelques mots très émus et l'on a échangé de cordiales poignées de main.

Raemaekers a été reçu à l'Hotel de Ville mardi après-midi.

A l'île d'Elbe. — A Portoferraio, chef-lieu de l'île d'Elbe — où les souvenirs napoléoniens sont encore nombreux — on a installé, dans l'ancienne citadelle du *Falcone*, les prisonniers de l'armée ennemie appartenant aux régions de Trente et de Rovereto — l'Alsace-Lorraine d'Italie — qui se sont rendus ou se sont fait capturer avec joie. Ils parlent italien et s'entendent parfaitement avec leurs gardiens.

Mais il y a non loin de là, dans la villa même de Napoléon, d'autres prisonniers autrichiens, des Autrichiens authentiques, ceux-là, des officiers et des *cadets*. Ce sont les prisonniers faits par les Serbes, les survivants de cette fameuse armée de Potiorek qui fut anéantie par nos braves alliés balkaniques. Ils ont été entraînés dans la terrible retraite serbe de novembre et de décembre 1915, et sont installés à Portoferraio depuis quelques semaines à peine. Ils sont guindés et hautains et obéissent à l'un de leurs, un vieux colonel, qui a sur eux pleine autorité.

L'internement de ces officiers à l'île d'Elbe, en face du massif de la Corce, est une sorte de revanche pour le Corse illustre que la haine de l'Autriche y fit reléguer en 1814.

« Rosaïres de guerre. » — Le *Regensburger Anzeiger* (l'Indicateur de Ratisbonne) contenait, ces temps derniers, l'annonce suivante: « La maison X... a commencé à mettre en vente des rosaïres de guerre, qui sont des souvenirs de la guerre pleins de sentiment (*Sinnig*). Les grains du rosaire ont la forme de fusils ou de cartouches. Au fermoir il y a une croix de guerre. La petite croix du rosaire a aussi la forme d'un fusil. Ce nouveau rosaire, à cause de son exécution originale, est appelé à une vogue énorme. »

Les délicatesses de la kultur sont inégalables. Une vieille affaire. — La commission chargée de choisir un emplacement à Cherbourg pour le monument du *Kearsage* et de l'*Alabama* s'est réunie ces jours derniers.

On pourrait croire qu'il s'agit de quelque commémoration pacifique, pacifiste, humanitaire. Or, il s'agit de rappeler, sur une place d'une ville française, le combat fratricide de deux navires américains. L'épisode est bien connu: entre le Nord et le Sud, la guerre était commencée, lorsque, le 19 juin 1861, le *Kearsage*, croiseur nordiste, coula, devant le port de Cherbourg, d'où il l'avait incité à sortir pour un combat singulier, le croiseur sudiste *Alabama*.

La faïre fit grand bruit pendant une huitaine d'années, pour cette raison, intéressante à rappeler aujourd'hui, qu'il s'y mêlait une affaire de neutralité très compliquée.

N'est-il pas curieux de voir les Américains s'occuper, par le temps qui court, de commémorer cette vieille affaire?

Le mécanicien couronné. — On se rappelle qu'au cours d'un de ses voyages en France Ferdinand de Cobourg tint à monter sur une loco motrice et à conduire lui-même le train qui le menait à Chantilly. On retrouverait dans les journaux illustrés la gravure dessinée au lendemain de cet événement. Le *Lokal Anzeiger* publie une photographie qui pourrait servir de pendant. Elle représente le tsar de Bulgarie monté encore sur une loco-motrice et conduisant cette fois le premier train rétabli entre Nisch et Sofia. Dans certaines familles royales, une tradition veut que tous les enfants apprennent un métier manuel: on ne sait ce qui arrivera cela peut toujours servir. Le souverain bulgare est bon mécanicien.

Mais il est bien imprudent comme conducteur du char de l'Etat!

Timbres grecs. — La poste grecque se dispose à modifier ses timbres.

Jusqu'à présent le portrait du souverain ne figurait pas sur les timbres-poste grecs: docile à la Constitution, la personne royale s'effaçait discrètement derrière la figure de l'Hellade. Mais le cabinet a pensé que le moment était venu de marquer un changement. Désormais le profil du roi Constantin ornait les timbres du royaume, ou du moins certains d'entre eux, principalement les petits timbres, de 1 à 10 centimes. Les autres, selon le tarif, représenteront tantôt des paysages et monuments célèbres, tantôt des chefs d'Etat, tantôt les dieux et les héros de la mythologie.

Le timbre de 50 centimes offrira les têtes conjuguées du roi Constantin et du roi Georges, « à moins, dit le rapport, que ce ne soient celles du roi Constantin et de la reine Sophie ». Le timbre d'une drachme montrera le roi Constantin à cheval et, derrière lui, un détachement de soldats: on ne le voit en selle qu'en y mettant le prix.

Les amateurs de timbres, les philatélistes, vont être contents de toutes ces nouveautés, d'autant plus qu'ils sont Grecs, eux aussi... du moins par le nom.

L'agence Wolff. — La fameuse W. T. B. (*Das Wolfische Telegraphen Bureau*) qui inonde des produits de son imagination les gazettes pangermaniques de l'Allemagne et d'ailleurs, a clos l'exercice 1915 avec une perte de 70.000 marks.

Etant donné le nombre de dépêches que l'agence Wolff a envoyées, cette perte n'est pas trop considérable: elle ne doit pas représenter beaucoup plus de 1 fr. par fausse nouvelle. Mais l'agence Wolff a, en outre, perdu tout crédit, en perdant toute pudeur.

Contes du "BULLETIN"

TOINE

(Suite.)

Prosper Horslaville excitait la vieille, s'amusa de ses colères.

La voyant un jour plus exaspérée que de coutume, il lui dit :

— Hé! la mé, savez-vous c'que j'frais, mé, si j'étais de vous?

Elle attendit qu'il s'expliquât, fixant sur lui son œil de chouette.

Il reprit :

— Il est chaud comme un four, vot'homme, qui n'sort point d'son lit. Eh ben, mé, j'frais couvrir des œufs.

Elle demeura stupéfaite, pensant qu'on se moquait d'elle, considérant la figure mince et rusée du paysan qui continuait :

— J'y en mettrai cinq sous un bras, cinq sous l'autre, l'même jour que je donnerais la couvée à une poule. Ça naitrait d'même. Quand ils seraient éclos j'porterais à vot'poule les poussins de vot'homme pour qu'à les élève. Ça vous en fait de la volaille, la mé!

La vieille, interdite, demanda :

— Ça se peut-il?

L'homme reprit :

— Si ça s'peut! Pourquoi que ça n'se pourrait point! Piqu'on fait ben couvrir d's œufs dans une boîte chaude, on peut ben en mett'couvrir dans un lit.

Elle fut frappée par ce raisonnement et s'en alla, songeuse et calmée.

Huit jours plus tard, elle entra dans la chambre de Toine avec son tablier plein d'œufs. Et elle dit :

— J'viens d'mett' la jaune au nid avec dix œufs. En v'la dix pour té. Tâche de n'point les casser.

Toine, éperdu, demanda :

— Qué que tu veux?

Elle répondit :

— J'veux qu'tu les couves, propre à rien.

Il rit d'abord; puis, comme elle insistait, il se fâcha, il résista, il refusa résolument de laisser mettre sous ses gros bras cette graine de volaille que sa chaleur ferait éclore.

Mais la vieille, furieuse, déclara :

— Tu n'auras point d'fritot tant que tu n'les prendras point. J'verrons ben c'qu'arrivera.

Toine, inquiet, ne répondit rien.

Quand il entendit sonner midi, il appela :

— Hé! la mé, la soupe est-elle cuite?

La vieille cria de sa cuisine :

— Y a point de soupe pour té, gros feignant.

Il crut qu'elle plaisantait et attendit, puis il pria, supplia, jura, fit des « va-t-au nord et des va-t-au sud » désespérés, tapa la muraille à coups de poing, mais il dut se résigner à laisser introduire dans sa couche cinq œufs contre son flanc gauche. Après quoi il eut sa soupe.

Quand ses amis arrivèrent, ils le crurent tout à fait mal, tant il paraissait drôle et gêné.

Puis on fit la partie de tous les jours. Mais Toine semblait n'y prendre aucun plaisir et n'avancait la main qu'avec des lenteurs et des précautions infinies.

— T'as donc l'bras noué? demandait Horslaville.

Toine répondit :

— J'ai quasiment une lourdeur dans l'épaule. Soudain, on entendit entrer dans le café; les joueurs se turent.

C'était le maire avec l'adjoint. Ils demandèrent deux verres de fine et se mirent à causer des affaires du pays. Comme ils parlaient à voix basse, Toine brûlait de coller son oreille contre le mur, et, oubliant ses œufs,

Il fit un brusque « va-t-en nord » qui le coucha sur une omelette.

Au juron qu'il poussa, la mère Toine accourut, et devinant le désastre, le découvrit d'une secousse. Elle demeura d'abord immobile, indignée, trop suffoquée pour parler devant le cataclysme jaune collé sur le flanc de son homme.

Puis, frémissant de fureur, elle se rua sur le paralytique et se mit à lui taper de grands coups sur le ventre, comme lorsqu'elle lavait son linge au bord de la mare. Ses mains tombaient l'une après l'autre avec un bruit sourd, rapides comme les pattes d'un lapin qui bat du tambour.

Les trois amis de Toine riaient à suffoquer, toussant, éternuant, poussant des cris, et le gros homme effaré paraît les attaques de sa femme avec prudence, pour ne point casser encore les cinq œufs qu'il avait de l'autre côté.

GUY DE MAUPASSANT.

(A suivre.)

Fantaisies.

LOIN DU FRONT

M. DUJONC. — Je vous d'mande pardon, monsieur. Je suis Dujonc, le locataire du septième...

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah! bon! très bien! J'vous l'mettais pas, monsieur Dujonc. Et madame Dujonc, elle va bien, et la p'tite Dujonc, et le p'tit Dujonc?... Allons, tant mieux... Et qu'est-ce qui vous amène, mon père Dujonc?

M. DUJONC. — Je viens vous faire une petite confidence, monsieur...

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah!!! votre bourgeoisie s'est trottee avec le coiffeur?

M. DUJONC. — Non. C'est une autre chose. Je vais vous dire, monsieur; c'est plein de punaises, chez moi.

LE PROPRIÉTAIRE, gravement. — Des punaises?

M. DUJONC. — Oui.

LE PROPRIÉTAIRE, plus gravement encore. — Et qu'est-ce que c'est que ces punaises-là?

M. DUJONC. — C'est le locataire d'avant moi qui les a laissées. A preuve que le papier en est farci.

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah! diable, c'est le locataire d'a... (récapitulatif); c'est le locataire d'avant qui les a laissées... Ça, c'est grave.

M. DUJONC. — Pourquoi?

LE PROPRIÉTAIRE. — Parce que je n'ai pas son adresse...; si je l'avais, on pourrait s'arranger?... Je lui écrirais...; mais dans ces conditions-là, je ne peux rien décider... pour le moment.

M. DUJONC, avec humeur. — Alors, moi, quoi qu'il faut qu'e j'fasse avec les punaises?

LE PROPRIÉTAIRE, bravement. — Ecoutez, monsieur Dujonc, je suis un bon homme, moi, je ne demande qu'à tout arranger. Eh bien! je crois que j'ai trouvé un joint. Patientez encore une quinzaine... trois semaines au plus... Si, d'ici là, l'ancien locataire n'est pas venu les réclamer, eh bien! ma foi, elles seront à vous, ces punaises — et vous pourrez les garder.

George AURIOL.

PAROLES FRANÇAISES

La victoire appartient au plus opiniâtre.

NAPOLÉON.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Démission de M. René Besnard sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique

M. René Besnard a remis entre les mains du président du conseil sa démission de sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique militaire par lettre ainsi conçue :

« Monsieur le président,

« Sans me laisser arrêter par les difficultés contre lesquelles j'ai eu à lutter dès le jour de mon arrivée au sous-secrétariat d'Etat, je me suis efforcé de donner à l'aviation l'organisation d'ordre, de travail et de production qui lui était indispensable.

« Les commissions parlementaires ont pu constater les résultats déjà obtenus. Mais hier, au cours de la réunion de la commission de l'armée du Sénat, où j'accompagnais M. le ministre de la guerre, il m'est apparu nettement qu'on entendait faire prendre au sous-secrétaire d'Etat des responsabilités qui dépassent de beaucoup les pouvoirs qu'il peut tenir de ses attributions. Seul le ministre de la guerre, ayant autorité sur tous les organes de l'administration militaire et sur ceux du commandement, pourrait assumer un tel rôle.

« Dans ces conditions, j'ai l'honneur de vous adresser ma démission de sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique militaire.

« Veuillez croire, monsieur le Président, à l'assurance de mon profond et affectueux dévouement. »

Le président du conseil a insisté vivement auprès de M. René Besnard pour le faire revenir sur sa détermination en lui disant combien il appréciait sa collaboration et tous les regrets qu'il éprouverait à en être privé. Mais le sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique n'a pas cru pouvoir céder à ces instances et il a déclaré au président du conseil que sa résolution était définitive.

Le Gouvernement a décidé de ne pas procéder au remplacement de M. René Besnard comme sous-secrétaire d'Etat.

Les services de l'aéronautique seront replacés sous l'autorité directe du ministre de la guerre qui fera choix d'un directeur.

LE « CAHIER DE LA GUERRE »

M. Moutonot, conseiller général de la Côte-d'Or, a proposé à l'assemblée départementale de ce département que les maires établissent ce qu'il a appelé un « cahier de la guerre » où seraient inscrits les noms de tous les mobilisés de la commune, ceux des tués, des blessés, des prisonniers, des disparus; les noms aussi de ceux qui ont été décorés avec la citation à l'ordre du jour. Le « cahier de guerre » mentionnerait également les réquisitions, les secours apportés aux réfugiés, les quêtes faites pour venir en aide à nos soldats.

Cet ouvrage serait imprimé et aurait sa place dans les bibliothèques scolaires et populaires. Il ferait ainsi passer à la postérité les noms des héros obscurs dont les descendants auront le droit d'être fiers.

La Comédie-Française aux armées.

On sait que M. Emile Fabre, administrateur intérimaire du Théâtre-Français, a eu l'heureuse pensée de proposer au ministre de la guerre d'organiser des représentations pour les armées.

L'autorisation lui ayant été donnée, d'accord avec le grand quartier général, la première tournée du « théâtre au front » a quitté Paris.

Au programme du spectacle, sont inscrits : le *Klephie*, comédie en un acte de M. Abraham Dreyfus, avec M^{mes} Thérèse Kolb et Dussane, MM. Henri Mayer, Siblot et Barral; une scène de *Démocrate*, de Regnard, avec M^{me} Dussane et M. Siblot.

En outre, M^{me} Bartet récitera quelques poésies et M^{me} Marguerite Carré chantera des airs de *Manon* et la *Marseillaise*.

Les victimes des Zeppelins

Funérailles émouvantes

Les obsèques des victimes du zeppelin qui bombarde, il y a huit jours, un des quartiers les plus peuplés de Paris, ont eu lieu lundi matin.

La cérémonie religieuse, présidée par le cardinal Amette, archevêque de Paris, a été célébrée à l'église Notre-Dame-de-la-Croix à Ménilmontant. Dans le chœur de l'église avaient pris place le représentant du Président de la République, M. Denys Cochin, ministre d'Etat, des sénateurs, des députés, des membres du conseil municipal, etc., ainsi que les familles des victimes. M^{me} Poincaré assistait à la cérémonie.

Au départ de l'église, deux compagnies du 230^e régiment territorial d'infanterie ont rendu les honneurs, tandis que les cercueils recouverts de drap tricolore étaient placés sur des prolonges d'artillerie.

Le cortège s'est dirigé vers le Père-Lachaise, où la ville de Paris a fait réserver une concession aux victimes. Il s'est arrêté, place Gambetta, devant la mairie du vingtième arrondissement, où une tribune avait été dressée, autour de laquelle prirent place MM. Antonin Dubost, président du Sénat, Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, Malvy, ministre de l'intérieur, les représentants des ministres, les généraux Clergerie et Galopin, le préfet de la Seine, et un grand nombre de sénateurs, députés et conseillers municipaux.

Discours de M. Malvy, ministre de l'intérieur.

Au nom du Gouvernement de la République, je salue avec émotion les nouvelles victimes d'un odieux attentat et je dépose sur leur cercueil l'hommage de la nation. Impuissants à faire triompher leurs armes dans une lutte loyale au grand jour, soldats contre soldats, drapeau contre drapeau, nos ennemis viennent tuer, en pleine nuit, à Paris, des vieillards, des femmes et des enfants.

Cet acte criminel peut n'apparaître que comme une manifestation de barbarie, une entreprise de destruction systématique; il est aussi le résultat d'un plan préconçu, d'un système de guerre bien établi. Les Allemands savent que la nation qui vaincra devra la victoire non seulement à la valeur de son armée, mais aussi à la force morale du pays.

Malgré la violence d'une attaque longuement préméditée, notre armée n'a pu être entamée. De la Belgique à l'Alsace, nos ennemis se sont heurtés à des milliers de poitrines françaises, barrière infranchissable contre laquelle est venu se briser leur élan; et ils se rendent compte aujourd'hui que l'héroïsme de nos troupes leur interdit toute espérance de victoire. Dès lors, c'est le moral du pays qu'il faut atteindre, et, dans ce but, ils n'ont pas hésité et ils n'hésiteront devant aucun moyen.

Déjà, depuis de longs mois, dans les départements qui ont subi les douleurs de l'invasion, ils s'efforcent de persuader à nos malheureux compatriotes que la France les oublie et que, seule, l'Allemagne sera capable de soulager leurs misères et de rebâtir leurs foyers détruits. Ils insinuent perfidement à ceux d'entre eux qui nous reviennent que certaines régions de notre grand pays resteront sourdes à leur infortune, comme si la France républicaine, une et indivisible dans une même pensée patriotique, pouvait ne plus rester une et indivisible dans une même pensée de solidarité nationale.

Aujourd'hui, c'est Paris qu'ils ont voulu atteindre, Paris l'âme de la France, le foyer des civilisations modernes, la ville qui concentre et réveille les sentiments, les traditions, le génie de tout un peuple.

Il faut frapper, effrayer, terroriser l'esprit français et, en même temps, relever le courage des populations allemandes en offrant à leur

imagination des succès faciles et retentissants. Mais ce jeu de pirates, s'il a satisfait par un mirage de victoire l'opinion germanique, ne fait que raidir davantage la tenace et énergique résolution de notre grand peuple. Et c'est toujours la même erreur dans laquelle nos ennemis sont tombés dès le début de la guerre; ils n'ont jamais connu la France. Ils nous ont assaillis brutalement, sûrs de leur proie, avec la pensée qu'ils trouveraient une France divisée, déchirée. Et c'est un peuple vibrant d'une même âme et d'un même cœur qui s'est dressé devant eux au jour du danger.

L'occupation d'une partie de notre territoire, les ruines, les deuils ont pu assombrir les cœurs, mais ils ont fortifié les consciences et inspiré à tous la volonté implacable de poursuivre sans défaillance la réparation de tous ces maux. Ces actes criminels, ces violations du droit des gens et des lois de la guerre ne peuvent que rendre nos résolutions plus vivaces et plus profondes.

A la vue de ces morts et de ces ruines, Paris a conservé tout son calme, tout son sang-froid, toute sa sérénité, et de la foule émue, ne s'élevaient que des cris de confiance, d'exaltation patriotique et de foi sublime dans les destinées de la France et de la République.

C'est que Paris a un passé et des traditions dont il est fier et dont il a la garde, et jamais les événements, même les plus douloureux et les plus tragiques, n'ont pu briser sa fermeté et son énergie.

Paris de la Révolution française, qui affranchit la France et tenta d'affranchir le monde, Paris de 1870, dont le courage et l'énergie sauvèrent l'honneur du pays, Paris, noble ville qui n'a jamais déserté la cause du droit, de la justice et de la liberté, Paris, dont on a osé escompter la reddition morale, a montré une fois de plus par l'admirable tenue de sa population que, fidèle à sa glorieuse histoire, les ruines, suivant la belle pensée du poète, le rappellent sans l'émouvoir.

Nos ennemis ont pu momentanément, par un bulletin de victoire facile, tromper l'agitation d'un peuple inquiet; ils n'auront donné aux Français qu'une nouvelle preuve de leur faiblesse morale, et de Paris pleurant ses morts, surgiront avec plus de force et d'enthousiasme des volontés et des énergies plus affirmées que jamais dans la résolution de vaincre et de sauver la patrie.

D'autres discours ont été prononcés par MM. Mithouard, président du conseil municipal; Victor Dejeante, Lucien Hubert, députés, et Karcher, maire du 20^e arrondissement.

Les Oiseaux du Front

Un ornithologiste bien connu, M. Louis Rousseau, a communiqué à la Société d'acclimatation d'intéressantes notes relatives à la vie des oiseaux sur le front.

Celle-ci ne paraît nullement troublée. Les ramiers, tourterelles sauvages, coucous, grives, corbeaux, pies, geais et passereaux vivent leur vie sans crainte, et le bruit des explosions ne les incommodent nullement. Ils ont, en temps voulu, établi leurs nids dans les endroits bien choisis, élevés leurs couvées, nourri leurs jeunes. Le ravitaillement des jeunes a même été particulièrement abondant et varié. Les oiseaux adultes ont toujours trouvé autour des troupes des débris, des reliques de repas, de la viande, du pain, des conserves, etc.

Les étourneaux, en particulier, démentant leur nom, se sont montrés très réfléchis et prévoyants, en faisant sous leur nid, construit dans le trou d'une branche de chêne mort, une provision de morceaux de pain. M. Louis Rousseau a vu les ramiers sortir du bois où il était, voler vers les tranchées ennemies, se poser dans les champs, sans nul souci des éclatements d'obus, et y vaquer à leurs occupations habituelles. Aucun des oiseaux ne fait attention aux explosions ni aux aérodromes. La saucisse, le ballon d'observation ne les émeut pas davantage. Les buses semblent même s'en amuser, en faisant la ronde autour de l'engin. Qu'on est tranquille quand on a des ailes!

Chansons militaires.

BÊTES NUISIBLES

Air : Les deux gendarmes.

Deux bons poilus, l'autre semaine,
Devisaient en guignant l'fricot ;
L'un portait des sardins de laine,
L'autre un fier calot de cuistot.
Le premier dit d'un ton farouche :
Y a pas, faut les mettre tous à mort!
— Caporal, répondit Lamouche, } bis.
Caporal, vous n'avez pas tort!

Pour le sûr, c'est un fourbi boche
Qui nous a fichu des totos!
Ils les dressent sur leur caboches,
Et puis nous en avons plein l'dos!
Qu'on soit d'bout, assis ou qu'on s'couches,
C'est kif-kif, faut s'gratter plus fort...
— Caporal, répondit Lamouche, } bis.
Caporal, vous n'avez pas tort!

Et puis c't' autre espèce de vermine,
La tribu des Gaspards, les rats,
Qui font des boyaux, des trous d'mine
Et s'glissent partout, les scélérateurs!
Ça boulotte nos provisions de bouche,
Le cuir, le drap... Ça pue, ça mord!...
— Caporal, répondit Lamouche, } bis.
Caporal, vous n'avez pas tort!

Pourtant une bête cor plus infecte
Qu' tous les Gaspards, qu' tous les totos,
C'est l' Boche même! Quel sale insecte!
Mais c'lui-là nous l'aurons bientôt...
L'heur' va sonner de prendre ta louche,
Et de lui tremper un bouillon.
— Caporal, répondit Lamouche, } bis.
Caporal, vous avez raison!

LOUIS ALBIN.

ZISLIN DÉCORÉ

Le célèbre dessinateur alsacien, Henri Zislin, officier interprète dans l'armée française, a reçu récemment la croix de la Légion d'honneur. C'est le Président de la République qui la lui a remise en personne, lors de son avant-dernière visite au front.

On sait que le vaillant humoriste combattait en Alsace pour la cause française depuis de nombreuses années. Son petit journal satirique *Dur's Elsass* était redouté des Allemands qui, pour se venger de lui et l'empêcher de poursuivre son œuvre, le condamnaient plusieurs fois à des peines extrêmement sévères. En 1908, en particulier, Henri Zislin fut condamné, pour avoir caricaturé des officiers boches, à huit mois de prison, qu'il fit jusqu'au bout, dans les conditions les plus dures.

La croix de la Légion d'honneur vient récompenser un brave qui déjà avant la guerre se considérait comme un Français aux avant-postes.

LA SITUATION AGRICOLE

au 1^{er} Février.

Le mois de janvier a été dans son ensemble doux et pluvieux; dans les régions du Midi, le soleil s'est montré même parfois aussi ardent qu'aux beaux jours de printemps.

Ces conditions météorologiques ont activé assez sensiblement la végétation, favorisé en certains endroits le développement rapide des mauvaises herbes et l'envahissement des limaces. Les céréales ont bel aspect dans les terres perméables; par contre, elles ont quelque peu souffert dans les terres imperméables. L'état des prairies est satisfaisant. Les arbres fruitiers sont précoces; dans beaucoup de dé-

partements, on constate que les bourgeons sont prêts à éclore; les amandiers, les abricotiers m me, dans quelques localités, se trouvent en pleine floraison. Toutes les fois qu'un excès d'humidité ne constituait pas un obstacle les travaux divers se sont poursuivis aussi régulièrement que possible (élagage des arbres; transports de fumiers; labours pour les semailles de printemps; taille de la vigne).

LES TITRES DE GLOIRE de l'armée française

16^e régiment d'infanterie. — Régiment d'Agenais de 1596 à 1791. Le 25 octobre 1811, à la prise de Sagonte (Espagne), de concert avec la division Harbert, il culbute l'armée espagnole, prenant 12 canons, 4 drapeaux et près de 5,000 prisonniers.

Au drapeau : Hohenlinden 1800. — Wagram 1809. — Sagonte 1811. — Zatcha 1849.

17^e régiment d'infanterie. — A l'origine, régiment d'Auvergne (1597-1791). Il fut cité à l'ordre du jour à Fleurus pour son entraînement, sa vaillance, et pour le nombre de prisonniers qu'il y fit.

Au drapeau : Fleurus 1794. — Austerlitz 1805. — Auerstaedt 1806. — La Moskowa 1812.

18^e régiment d'infanterie. — Ce régiment porta le nom de Gâtinais de 1596 à 1781, puis de Royal-Auvergne jusqu'en 1791. Il se couvrit de gloire à la Moskowa en enlevant, malgré des pertes énormes, une des principales redoutes.

Au drapeau : Rivoli 1797. — Austerlitz 1805. — La Moskowa 1812. — Sébastopol 1855.

19^e régiment d'infanterie. — De l'origine, 1615, à 1791 il porta le nom de régiment de Flandre. Pendant la campagne d'Egypte, sous les ordres de Kléber, il mit en déroute les Turcs à la bataille d'Héliopolis.

Au drapeau : Jemmapes 1792. — Héliopolis 1800. — Wagram 1809. — Sébastopol 1854.

20^e régiment d'infanterie. — Régiment de Cambresis de 1776 à 1791. Il se distingua en 1835 pendant la guerre de Crimée à la prise de la redoute de Mala-off. Au milieu de la fusillade et de l'éclair des baïonnettes, on vit flotter au vent son drapeau, planté le premier sur le parapet de la face gauche du bastion.

Au drapeau : Caldiero 1805. — Valence 1812. — Alger 1830. — Sébastopol 1855.

21^e régiment d'infanterie. — A l'origine (1589) et jusqu'en 1791, il porta le nom de régiment de Guyenne. A la bataille de la Moskowa, il enleva la grande redoute à la baïonnette, se couvrit de gloire et forçant l'admiration des ennemis eux-mêmes.

Au drapeau : Wagram 1809. — La Moskowa 1812. — Sébastopol 1854. — Solferino 1859.

22^e régiment d'infanterie. — De 1776 à 1791, régiment le Viennois. Il se distingua à Marengo, puis à Lützen, où l'empereur s'écria, en le voyant combattre : « Depuis vingt ans que je commande des armées, je n'ai jamais vu tant de bravoure. »

Au drapeau : Hondschoote 1793. — Marengo 1800. — Lützen 1813. — Anvers 1832.

23^e régiment d'infanterie. — A l'origine régiment royal (1656-1791). Il résista opiniâtrement à Zurich aux Autrichiens et assura par sa vaillance le succès des opérations qui aboutirent à la défaite de nos ennemis.

Au drapeau : Zurich 1799. — Wagram 1809. — Lützen 1813. — Magenta 1859.

3^e régiment de dragons. — Créé en 1649 sous le nom de régiment de Bourbon-Dragons. Il se couvrit de gloire à Arcole et se distingua à la bataille de Friedland où il sabra l'infanterie et l'artillerie ennemies qui défendaient le village de Henrichsdorf.

A l'étendard : Arcole 1796. — Austerlitz 1805. — Iéna 1806. — Friedland 1807.

2^e régiment d'artillerie. — En 1720, bataillon de Royal-Artillerie. De 1765 à 1791, il prit le nom de Régiment de Metz. Il se distingua aux Pyramides et prit une part glorieuse au siège de Sébastopol, sortant vainqueur du terrible duel d'artillerie qui s'y était engagé.

A l'étendard : les Pyramides 1798. — La Moskova 1812. — Sébastopol 1855. — Solferino 1859.

3^e régiment de chasseurs. — A l'origine, en 1675, il prit le nom de Dragons de Fays. En 1779 il devint Deux-Ponts-Dragons; puis de 1788 à 1791 Chasseurs des Flandres. Il se couvrit de gloire à Jemmapes, en chargeant à quatre reprises les chevaux-légers de Cobourg. Il fit des prodiges de valeur à Krasnoe.

A l'étendard : Jemmapes 1792. — Maestricht 1794. — Wagram 1809 — Krasnoe 1812.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Convocation de l'assemblée fédérale suisse.

Le conseil fédéral suisse, dans sa séance de mardi, a décidé définitivement de convoquer l'assemblée fédérale immédiatement après que le jugement aura été rendu dans l'affaire des deux colonels d'état-major Egi et de Watteuyl qui communiquèrent des renseignements confidentiels à l'attaché militaire allemand à Berne.

Règlement de l'affaire de la « Lusitania ».

La Gazette de Francfort publie une dépêche de son correspondant de Washington annonçant que, de bonne source, on peut considérer comme réglée l'affaire de la *Lusitania*, le paquebot torpillé sans avertissement par un sous-marin allemand.

L'Armée grecque

Au mois de janvier 1912, à la veille de la guerre des Balkans, le royaume de Grèce comprenait environ 2,700,000 habitants fournissant une armée de 32,000 hommes sur le pied de paix, armée pouvant être portée à 120,000 hommes au moment d'une guerre.

En vertu de la loi de 1909, les Grecs sont soumis au service personnel entre la vingtième et la cinquante-quatrième année, savoir : deux ans de service actif, dix ans de première réserve, neuf ans de deuxième réserve, sept ans de garde nationale et sept ans de réserve de la garde nationale.

Vers la fin de la guerre contre la Turquie, l'armée grecque comptait plus de 200,000 hommes.

Après que le traité de Bucarest, en 1913, eut ramené la paix dans les Balkans, la Grèce se trouva augmentée de vastes territoires, et sa population fut presque doublée; l'armée du pied de paix fut portée à 120,000 hommes et devint capable de fournir, à la mobilisation, une armée d'opérations de 300,000 hommes.

Les soldats grecs sont sobres, résistants et patriotes. Ils constituent une infanterie particulièrement souple et habile à tirer parti du terrain.

Ses bataillons de chasseurs, dénommés Evzones, se font remarquer par leur vigueur et leur entraînement et portent une tenue inspirée du costume national, qui consiste en une veste bleue, un jupon en drap blanc plissé, des molletières et, pour coiffure, le fez rouge.

L'armement de l'armée grecque est des plus modernes. Outre le fusil de 6 millim. 5 du système Mannlicher, il compte un canon de 75 millimètres à tir rapide, système du Creusot, fabriqué en France. L'approvisionnement en munitions est suffisant pour une guerre de courte durée.

SALUT A LA FRANCE IMMORTELLE

Ame divine, cœur premier, France de vigne et de pommiers, salut à toi!... Salut à toi, France de l'alouette des Gaulois et du coq fier de nos troupiers!... Salut à toi, France des preux, France des belles, France qui prend les petits sous ton aile!... Salut à toi, sœur de nos frères dans la peine, mère des peuples dans la chaîne! Salut à toi, France d'amour, France de foi, France de vie et de génie, France toujours, France immortelle!...

Barbares en folie, qui voudriez pour suivante la France jolies, allez quérir ailleurs une servante! Ni sa jeunesse, ni sa grâce vous n'aurez, ni les cheveux dorés que lui sont ses moissons, ni les grands yeux de son ciel bleu, ni son manteau de prés semés d'abeilles et de papillons, ni les bijoux de ses vergers, ni les pendents de ses vignobles, ni les purs carillons de ses mille clochers, ni ses bois, ni ses monts, ni ses mers, ni ses fleuves, ni ses vallons, ni ses chefs-d'œuvre en jalons de lumière, ni sa guirlande de cités, ni son sourire qu'est Paris, ni son esprit, ni sa beauté, de tout cela rien vous n'aurez, fils d'Attila — la baïonnette est un peu là!...

Tout Barbare qui entre l'aura dans le ventre, avec un brin de *Marseillaise* à la française, ô gué! car prenez garde, loups voraces qui flairiez de nouveau la Patrie, prenez garde, filous des bergeries de la Lorraine et des berruilles d'Alsace, ô gloutons, prenez garde, il a battu le battement suprême au cœur de nos bergers : tous nos moutons sont enrégés. Teutons, ça va barder, ça barder!...

N, i, ni, bien finie, fusilliers d'innocents, cette fameuse hégémonie que vos buveurs de sang pensaient construire avec l'argent et l'or des braves gens, car c'est la forte somme, avouez-le, que vous guseusez, en somme, ô fouille-poche que vous êtes, fripouilles d'alcools! Mais on saura, désormais, les garer de vos mains, nos bas de laine ou tant de lards s'entassent en milliards, pangeronaises tirelaine, et nous vous chasserons, hobereaux et barons, reîtres, bourreaux, larrons, vers votre Forêt-Noire et vos repaires de Thuringe, après pourtant que vous aurez touché tout le montant de l'échéance fatidique de 70-71 au guichet formidable du 75!...

Allemagne, Allemagne, entends comme elle aboie notre garde d'acier?... Taïaut, Deport et Rimailho!... Taïaut, Deloye, Sainte-Claire-Deville et Langlois!... Taïaut, nos obusiers!... Taïaut, nos grands gosières!... Taïaut, taïaut sur la bête aux abois que forlance la lance de nos justiciers!... Allemagne, Allemagne, entends tous les clairons de la victoire attaquer l'hallali de la morgue abolie sous l'anathème de l'histoire! Entends, sus aux louches vampires du farouche empire, après tant de ruées, survenir la curée!... Monstre à l'attache, écoute l'heure sans réplique où notre République va mettre la corde au cou du maître fourbe de tes hordes qui déjà pleure entre les fourches de ses deux moustaches! Ecoute, ô colossale, écoute donc l'heure fatale après laquelle nos héros s'en reviennent, fiers de la tâche, un bout de tes Hohenzollern au fond de la giberne, et l'aigle de Prusse en guise de panache!...

Alors, dans une aurore de fraternité, se lèvera de France un soleil magnifique sur l'humanité : soleil de la carresse au seuil de la maison, soleil des chérubins au bras de nos guerriers, soleil du pain qu'on mange ensemble, soleil des jours qui seront des dimanches, soleil de la science, soleil des chansons, soleil du peuple uni sur la terre fé-

conde ayant la forme d'un immense nid, soleil de nos bons vieux se dressant grandioses comme des bons dieux pour bénir les rameaux d'olivier que de là-bas on voit venir dans le bec rose des colombes!

SAINT-POL-ROUX.

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE aux soldats en campagne.

CONTRE LES GAZ ASPHYXIANTS

Nous avons déjà signalé à nos soldats l'importance des mesures à prendre contre les gaz asphyxiants. Répétons qu'il est nécessaire :

- 1^o De protéger les tranchées par des pan-neaux, et les abris, les postes de commandement et les ca-emates par des toiles ou des couvertures mouillées;
- 2^o De ventiler les tranchées, abris, vallonnements, en y allumant du feu (brindilles arrosées d'essence et de pétrole);
- 3^o De ne pas se réugier dans les tranchées ou abris non protégés;
- 4^o De garder l'appareil de protection après le passage du nuage.

Nous appelons l'attention sur cette dernière recommandation qui avait été mal comprise. Il faut « garder » l'appareil jusqu'à la ventilation complète des gaz.

LA CUISINE DU TROUPIER

Cuisson du riz (1^{re} recette).

Laver le riz à plusieurs eaux jusqu'à ce que l'eau de lavage reste limpide. Egoutter. Mettre le riz dans une casserole (de préférence une casserole en fonte ou en terre) avec deux fois son volume d'eau froide.

Placer la casserole sur un feu très vif en ayant soin de la couvrir; quand l'eau commence à bouillir à gros bouillons, remuer le riz de temps à autre. Laisser bouillir ainsi pendant cinq minutes.

Retirer la casserole du feu, la vider de toute l'eau qu'elle contient et la replacer ensuite sur un feu très doux ou, mieux, sur les cendres chaudes, en ayant soin de la couvrir aussi hermétiquement que possible (ne pas employer comme tampon le papier qui donnerait au riz un goût désagréable). Remuer le riz de temps à autre pour qu'il n'attache pas. Au bout de quelques minutes (huit à dix), retirer complètement la casserole du feu en ayant soin de la laisser couverte.

Le riz est alors prêt à être mangé sec. Si le riz brûle, remettez du l'eau froide et recommencez la cuisson. Ne pas saler le riz, ni l'eau employée à la cuisson. Seule la sauce destinée à arroser le riz doit être épicée.

Si le riz doit être employé pour faire un plat, laissez un peu d'eau chaude au fond de la casserole pour que le riz ne se dessèche pas trop.

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Mon premier est une note de musique.
Mon deux est un rongeur.
Mon trois est un poisson.
Mon tout est le nom d'anciens rois.

Anagramme.

Sur quatre pieds, je fais partie du corps humain; en les transposant je deviens néant.

Métagramme.

Sur cinq pieds je suis un fruit; changez ma tête je deviens fleuve, étoffe et marche.

SOLUTIONS DU N° 173

Charade.

— Pot. ORANGE
— Anse. RAGOUT
— Potence. AGONIE
NON DI
GUIDON
ETREINT

LES ALLEMANDS EN POLOGNE

Un collaborateur du « Rousskoïe Slovo », qui avait pénétré dans Varsovie au début de l'occupation allemande et réussi à y séjourner, a pu rallier le front russe. Le compte rendu véridique de tout ce qu'il a vu et entendu, traduit par M. J.-W. Bienstock pour le « Mercure de France », ajoute une page émouvante à l'Histoire des crimes de l'armée allemande.

De Praga on voit tout Varsovie. Varsovie avec ses églises, ses tours, ses palais et la maison de la campagne Zedegren, la plus élevée de la ville, sur laquelle flottent d'immenses drapeaux allemands. Depuis six heures du matin, le 23 juillet, Varsovie était aux mains des Allemands. La fusillade éclatait ininterrompue sur les deux rives du fleuve et, malgré le danger évident, des milliers de curieux étaient sur les balcons des maisons de Praga et sur les quais de la Vistule, suivant avec curiosité la fusillade. Gagné par cette bravoure générale, je fis comme les autres et me dirigeai vers le quai. J'allais m'engager dans une petite rue y conduisant quand, soudain, une femme d'une soixantaine d'années, qui marchait devant moi, écarta les bras et, comme une masse, sans un cri, tomba sur le pavé. De son front coulait une mince file de sang noir. Son cadavre demeura là jusqu'au soir. De pareilles victimes, il y en eut à Praga, les premiers jours, des milliers. Sur le quai, on apercevait le tableau de la bataille jusque dans les moindres détails et l'on distinguait, de l'autre côté de la Vistule, à Varsovie, des femmes regardant à travers leurs jumelles ce spectacle impressionnant. On était déjà si habitué à la fusillade et aux morts que seul un sentiment de curiosité subsistait.

Moyennant vingt-cinq roubles, je parvins à décider un jeune garçon à me transporter sur l'autre rive de la Vistule. La nuit, à trois heures, je me rendis à l'endroit convenu. Mon guide me conduisit jusqu'au fleuve et, détachant sa petite barque qui se trouvait là parmi des centaines d'autres, avec des précautions infinies nous tentâmes la traversée. L'endroit était bien choisi, près du pont de fer dont la noire armature masquait notre embarcation. Nous avions déjà fait plus de la moitié du parcours quand, tout à coup, l'immense pinceau de lumière du projecteur installé sur le palais royal nous aveugla. Nous étions découverts. Au même moment l'eau commença à jaillir autour de nous : les projectiles allaient nous atteindre. D'un bond, mon rameur se jeta à l'eau. Je suivis son exemple sans songer que cela pouvait finir mal pour moi. Je m'étais lesté de plusieurs livres de monnaie de billon et d'argent, craignant que les Allemands ne voulussent accepter l'argent russe. Cet argent, que j'avais considéré comme un moyen de salut, pouvait causer ma perte. Avec des difficultés innuies je parvins cependant à déboulonner mon pardessus et à délivrer mes bras; puis, nageant entre les piles du pont, auxquelles je m'accrochais pour me reposer, j'atteignis enfin l'autre rive et me cachai dans une brique abandonnée.

Vers cinq heures du matin la fusillade cessa. Le brouillard était épais. Je sortis de mon refuge et, après avoir fait quelques pas, je me trouvai dans une rue déserte. J'étais à Varsovie.

Le 22 juillet, à onze heures du soir, le quartier général russe faisait savoir à toutes les rédactions des journaux de Varsovie que le matin la ville serait évacuée, et, à cette même heure, le préfet de police remettait officiellement le pouvoir sur la ville au prince Lubomirski, lui-même allant à Praga avec le dernier détachement des agents de police. A minuit commença l'incendie des gares que les Russes allumaient avant leur départ. Toute la nuit une fumée épaisse couvrit la ville. Dès cinq heures du matin toute la population était déjà dans les rues : les dernières troupes quittaient Varsovie. Les soldats et les officiers seraient les mains qui, de tous côtés, se tendaient vers eux. A cinq heures cinquante-cinq, une explosion formidable apprit à la ville que le Pont-Neuf venait de sauter; deux autres explosions suivirent : le pont Alexandre et le pont du chemin de fer étaient également détruits. A ce moment dans les rues de Varsovie se montraient déjà les avant-gardes allemandes. Un petit détachement de dix soldats parut d'abord du côté de la porte de Jérusalem. A la gare de

Je compte que les habitants de Varsovie ne se livreront à aucun acte d'hostilité, qu'ils justifieront notre attente et exécuteront sans discussion les ordres de nos autorités. Cependant il est arrivé à notre connaissance que l'ennemi a pris toutes les mesures pour menacer notre sécurité à Varsovie. Nous nous voyons donc forcés de prendre comme otages les plus connus des citoyens de la ville qui répondront de la sécurité de nos troupes. De vous dépend la vie de vos concitoyens. Quiconque aurait connaissance qu'un attentat, quel qu'il soit, se prépare est obligé d'en informer immédiatement les autorités allemandes. Ceux qui agissent autrement seront fusillés. » Signé : « Commandant en chef de l'armée allemande, feld-marschal prince Léopold de Bavière. »

Le cinquième jour seulement après la prise de Varsovie, le prince Léopold de Bavière fit son entrée solennelle dans la ville. D'ailleurs cette solennité fut gâtée par l'absence d'une députation de la municipalité. L'itinéraire que devait suivre le cortège avait été changé au dernier moment, et la municipalité, avec le prince Lubomirski en tête, « ignora » cette mesure.

Le prince de Bavière s'étant montré frappé de la faible population de Varsovie, le gouverneur lui expliqua que les « autorités russes » avaient fait tout le possible pour décider les habitants d'abandonner la ville et que, sans les juifs, qui n'ont pas le droit de résider en Russie, Varsovie serait vide. L'absence de la députation fut très remarquée et la *Deutsche Warschauer Zeitung* écrivit : « Le syndic de la ville, prince Lubomirski, se considère avant tout comme un sujet russe et sent qu'il a été appelé à ce poste pour diriger la ville de manière à la conserver à la Russie. Que personne ne soit donc étonné si nous prenons des mesures en conséquence. » C'était le premier heurt entre la municipalité et les autorités allemandes. Le gouverneur qui avait si mal organisé l'entrée du prince Léopold fut révoqué et sa place était nommée le général von Hertzdorf, le troisième gouverneur de Varsovie en cinq jours. Le premier était le baron Roindel. A peine nommé, il avait ordonné la suppression de tous les journaux polonais et juifs. Cette mesure lui avait valu d'être révoqué le soir même de sa nomination. Le baron Gercke l'avait remplacé. Celui-ci voulait faire montre de libéralisme; il donna l'ordre d'accorder des permis de séjour à tous les Russes, même orthodoxes, qui désiraient rester à Varsovie.

Le général von Hertzdorf changea radicalement ce système. Il commença par abroger le décret interdisant la vente de l'alcool et des spiritueux. Aussitôt que cet ordre parut, le prince Lubomirski demanda une audience au gouverneur. « Excellence, lui dit-il, vous avez révoqué le décret interdisant la vente des spiritueux et de l'alcool. Sans doute, maintenant, ici nous ne sommes plus en Russie. Mais dans ce cas je vous prie de me et la municipalité déclinent toute responsabilité en ce qui concerne la tranquillité et la sécurité de la ville. Notre milice sera licenciée aujourd'hui même, et je vous prie d'accepter ma démission et celle de mes collaborateurs. »

La menace était trop sérieuse. Le remplacement des 6,000 hommes de la milice, qui faisaient gratuitement fonctions de gardes civiques, par des soldats dont l'Allemagne a tant besoin ne rentrait pas dans les calculs de Berlin. Von Hertzdorf refusa la démission du prince Lubomirski, et différa sa réponse jusqu'au lendemain. Le lendemain, la *Deutsche Warschauer Zeitung* publiait l'avis suivant : « Vu le grand besoin d'alcool pour des hôpitaux de la Croix-Rouge, l'ordre autorisant la vente libre de l'alcool et des spiritueux est révoqué. »

Cette victoire de la municipalité produisit un grand effet à Varsovie, et refroidit encore davantage les rapports entre la municipalité et les autorités allemandes. Avant cédé sur le chapitre de l'alcool, von Hertzdorf ordonna la réquisition de tous les produits alimentaires, de tous les ustensiles métalliques et de tous les produits chimiques et pharmaceutiques. Il alla même jusqu'à ordonner la réquisition de tous les dépôts et réserves des maisons privées, limitant le consommateur à la portion congrue. Toute infraction à cet ordre était punie d'une peine d'emprisonnement d'un an au maximum ou d'une amende pouvant atteindre 10,000 marks. La population était ainsi rançonnée. Le prince Lubomirski eut à ce sujet une vive explication avec le gouverneur et s'

cria : « Mais alors, tout Varsovie mourra de faim ! à quoi von Hertzdorf haussa les épaules en disant : « Das ist der Krieg ! »

Bientôt après, le grand réquisiteur, comme on appelait von Hertzdorf, fit un pas encore plus décisif.

Les Allemands, en occupant Varsovie, n'avaient pas exigé de contribution de la ville. C'était le « cadeau à la Pologne ». Mais, cherchant de tous côtés comment se dédommager de cette générosité, le nouveau gouverneur résolut de réquisitionner la plus grande des entreprises municipales : les tramways, dont l'exploitation donnait annuellement quatre millions de roubles de bénéfices, la moitié revenant à la ville et l'autre moitié à la société d'exploitation, dont l'un des principaux actionnaires est le prince Lubomirski. Les Allemands s'embarassèrent peu des formalités. Le 1^{er} août par toute la ville était placardé un avis laconique indiquant qu'à partir de cette date la direction des tramways passait aux mains des autorités allemandes et que tous les revenus de cette exploitation seraient affectés aux besoins de l'armée. A peine cette mesure était-elle connue que tous les habitants de Varsovie comme s'ils s'étaient concertés, résolurent de boycotter les tramways. Les voitures généralement bondées circulaient maintenant à vide, à l'exception des soldats allemands, admis gratuitement. Cinq jours plus tard, l'administration ordonna de faire sortir la moitié seulement des voitures. C'était encore trop ; au bout d'une semaine, il fallut encore réduire ce nombre de moitié et les recettes ne couvraient pas les frais. Ce fiasco mit en rage le « grand réquisiteur », et von Hertzdorf édicta une série de mesures toutes plus ou moins ruineuses pour la ville. D'abord, il établit le cours forcé du mark à 60 kopeks, ce qui était, en fait, une contribution énorme, puis, à Lublin, par exemple, le mark ne coûtait que 45 kopeks. Ensuite il supprima le moratorium et rendit obligatoire le paiement des créances des sujets allemands, autrichiens et turcs. Le résultat de ces mesures fut la faillite de plus de la moitié des entreprises industrielles et commerciales de Varsovie. En même temps, toute la ville était inondée d'agents secrets de l'Allemagne à la recherche des espions russophiles. Chaque jour, dans le journal officiel allemand, paraissait un avis informant que 5, 10, 20 personnes convaincues d'espionnage au profit de la Russie avaient été fusillées.

Cependant, Berlin ne trouvait pas von Hertzdorf assez énergique encore et, le 29 août, le colonel von Bazeler fut désigné pour le remplacer.

Le 30, les journaux publiaient un ordre du nouveau gouverneur général de Varsovie portant la dissolution de la milice et de la municipalité. Cet ordre frappa Varsovie comme un coup de foudre et amena la tragédie sanglante dont fut marquée l'administration de von Bazeler.

Le jour de la dissolution de la milice, toutes les femmes polonaises prirent le deuil et se rendirent dans les églises. Les ouvriers réagèrent autrement. Depuis l'occupation de Varsovie, toutes les fabriques et usines avaient dû cesser le travail, et ainsi des dizaines de milliers d'ouvriers étaient trouvés sans ressources. La municipalité était venue à leur aide. On avait organisé des cantines et on distribuait à chaque ouvrier, à titre de prêt, deux roubles par semaine.

La municipalité avait fait démarches sur démarches près des autorités allemandes pour obtenir la réouverture des usines ; elle les renouvela près de Bazeler. Celui-ci répondit froidement au prince Lubomirski que « non seulement il ne permettrait pas d'ouvrir les fabriques et les usines, mais qu'il ordonnerait à la municipalité de ne plus accorder de secours aux ouvriers. Le prince Lubomirski manifestant son étonnement de ces paroles, Bazeler lui répondit : « Si les ouvriers n'ont pas d'ouvrage à Varsovie, qu'ils aillent en Allemagne ; nous avons là des usines et des fabriques qui chôment faute de main-d'œuvre. Voilà une semaine que fonctionnent nos agences de recrutement et pas un ouvrier ne s'est inscrit. » La municipalité, non seulement ne se soumit point aux injonctions de Bazeler, mais porta le secours de deux roubles à deux roubles et demi par semaine.

C'est à la suite de cette « démonstration » que Bazeler ordonna la dissolution du conseil d'un. Le soir du même jour où fut décidée cette mesure, des proclamations furent répandues

dans la ville et, le lendemain, à onze heures du matin, au faubourg Crakowski (la rue principale de Varsovie), un groupe d'ouvriers, portant des drapeaux rouges avec les inscriptions : « Vive la Pologne ! A bas les oppresseurs allemands ! » vint se ranger devant le monument de Mickiewicz. La foule, accourue de toutes parts, eut vite fait de grossir ce groupe, auquel d'autres se joignaient portant le drapeau polonais et le drapeau révolutionnaire. Bientôt cent mille personnes environ emplirent le faubourg et les rues avoisinantes. Alors sur une estrade parut un prêtre dans ses vêtements blancs sacerdotaux. Il donna sa bénédiction à la foule qui entonna la prière « Pod Twoje obronę » et lentement, se dirigea vers la statue de Notre-Dame. Là, toute la foule tomba à genoux, et se mit à chanter l'hymne national polonais « Boze cos Polsko », puis, aux cris de : « Vive la Pologne ! Vive la Liberté ! A bas les Allemands ! », la foule se remit en marche. A ces cris se mêlaient l'hymne national français, les chants populaires polonais, et, parfois, les sanglots hystériques des femmes.

A l'angle de la rue de Jérusalem, une vingtaine de gendarmes essayèrent d'arrêter les manifestants. La foule eut vite fait de les bousculer et, les ayant acculés dans une cour, elle les y enferma, puis continua sa marche jusqu'au palais Belvédère où habitait le gouverneur Bazeler. Là les cris : « A bas les voleurs ! Vive la Pologne ! Vive la Liberté ! » éclatèrent de toutes les poitrines. La foule, unie dans un seul mouvement, ne voyait pas ce qui se passait autour d'elle et ne remarquait pas que, de toutes les rues adjacentes, débouchaient des dragons et des gendarmes. Soudain, de tous côtés, crépitaient les coups de fusil. La foule, surprise, se mit à fuir éperdument. Quelques instants plus tard, devant le palais, des hommes, des femmes, des enfants gisaient pêle-mêle, blessés ou tués ; il y avait 500 cadavres.

A la suite de ces événements, dans la Pologne occupée, des désordres éclatèrent un peu partout, et partout furent réprimés de la même façon. En même temps, l'autorité allemande supprima d'un coup « toutes les libertés qu'elle avait accordées jusqu'alors ». La vie s'arrêta complètement à Varsovie.

Malgré une misère noire, les Allemands continuaient d'arracher tout ce qu'ils pouvaient à la malheureuse population. La livre de pain se vendait maintenant 1 rouble ; le kilogramme de sucre 2 roubles 40 ; la livre de sel 2 kopeks. etc. On ne pouvait se procurer à aucun prix des bougies, du pétrole et du thé ; il fallait payer pour une paire de pantalons 30 roubles, et de 15 à 25 roubles pour un mètre de cheviotte. Parallèlement à cela, les journaux ouvraient dans la chronique des faits divers une nouvelle rubrique : « Morts de faim », et chaque jour on publiait dans cette rubrique une liste des gens morts d'inanition dans la rue. Certains jours il y avait jusqu'à vingt noms.

BLOC-NOTES

— Sous la présidence de M. Marcel Sembat, ministre des travaux publics, la section socialiste du Pré-Saint-Gervais a célébré, dimanche, l'anniversaire de la mort du maire de cette commune, M. Semanaz, qui succomba il y a un an, aux suites de blessures reçues sur le front. Plusieurs discours ont été prononcés, notamment par MM. Sembat et Vandervelde.

— M. Clémentel, qui était allé en Angleterre conférer avec les membres du Gouvernement au sujet de diverses questions concernant le ravitaillement et l'approvisionnement, est rentré dimanche matin à Paris.

— M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions, est arrivé inopinément à Bordeaux samedi. Après avoir visité divers établissements s'occupant de la fabrication des munitions, M. Albert Thomas est parti pour Toulouse.

— Dimanche, a eu lieu, à la mairie du 19^e arrondissement, la séance d'inauguration de la société des mutilés et blessés de la guerre « Aide et Protection », sous la présidence de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé.

— Lundi est arrivé à Corfou, à bord d'un torpilleur français, le prince héritier Alexandre de Serbie venant d'Albanie.

— Le colonel House, l'envoyé spécial du président Wilson en Europe, a quitté Paris, mardi, pour se rendre à Londres.

— A 200 mille du Cape Race, mardi soir, le steamer japonais *Takata-Maru* a coulé, après collision avec le steamer anglais *Silvershell*. L'équipage a été sauvé.

— Le général de Castelnau a accepté le titre de membre d'honneur de l'Œuvre patriotique du cercle national pour le soldat de Paris (45, rue Chevert, VII^e) fondée par le capitaine Thorel.

— Les journaux de Vienne et de Budapest du 21 et du 22 janvier publient la décision officielle qui appelle sous les drapeaux les hommes âgés de plus de 50 ans et de moins de 55 ans. Les jeunes gens de 18 ans, avoue l'*Arbeiterzeitung* du 22, sont partis depuis longtemps.

— Une violente explosion a détruit à Halensee, près de Berlin, une importante fabrique d'armes, causant un assez grand nombre de victimes.

— Un certain nombre de fabriques d'horlogerie suisses, actuellement occupées à la fabrication des munitions, ont été avisées qu'un complot allemand avait pour but de les faire sauter.

— Les officiers et les zouaves du régiment dont faisait partie l'infortuné permissionnaire Auguste Petitjean, l'un des victimes du récent raid d'un zeppelin sur Paris, ont fait une collecte de 147 fr. au profit de l'enfant de leur camarade.

— Les fabriques d'armes autrichiennes Skoda où se fabriquaient les canons de 305 auraient été presque complètement détruites par une explosion entraînant la mort de 195 ouvriers.

— La circonscription électorale de Spandau où a été élu Liebknecht a voté un ordre du jour de confiance approuvant la politique de son député.

— Le prince Oscar de Prusse, cinquième fils de l'empereur Guillaume, vient d'être légèrement blessé sur le front oriental.

— L'aviateur Gilbert, interné en Suisse, a tenté de nouveau de s'évader. Il a réussi à gagner la ville d'Olten, mais il a été arrêté par les autorités locales et ramené à Zurich.

— Cent vingt-deux soldats russes évadés d'Allemagne sont arrivés à Salins-de-Giraud.

— Les inondations continuent dans l'île de Java. Jusqu'ici 120,000 maisons d'indigènes se sont écroulées.

— Le danseur russe Nijinsky vient d'être libéré conditionnellement par les Autrichiens dont il était le prisonnier.

— Arini Ouanili Behanzin, l'un des fils de l'ex-roi du Dahomey, avocat à la cour d'appel de Paris, s'est engagé au 14^e régiment d'artillerie, à Tarbes.

— Un incendie s'est déclaré dans la salle de lecture du Parlement canadien, à Ottawa. Les députés se sont sauvés avec difficulté. Le bâtiment serait totalement détruit.

— Les présidents des grands cercles parisiens ont décidé d'exclure ceux de leurs membres de nationalité allemande, austro-hongroise, turque ou bulgare.

— De nouvelles pièces en fer de 5 et 10 pfennigs ont été mises en circulation à Berlin. Cette monnaie aura cours pendant un délai de deux ans au plus après la fin de la guerre.

— Le gouvernement espagnol vient d'ajourner jusqu'à la fin des hostilités la célébration du tri-centenaire de Cervantès.

— Des ouvriers occupés à la réfection d'un chemin, près Corbeil, ont trouvé un vieux canon chargé d'un boulet. On suppose que cet engin, qui date du XVI^e siècle, faisait partie de l'artillerie du duc de Parme, qui bombardait et prit Corbeil à l'époque.

— Un ingénieur de Darmstadt a découvert un procédé pour extraire des eaux de vidange déversées dans les cours d'eau, des matières grasses dont la valeur est évaluée à 800 millions par an.

— Les pêcheurs de Lesconil viennent de découvrir aux environs de ce port, près des rochers Mizan, une baleine de douze mètres de longueur, tuée par une mine flottante.

— La police judiciaire vient d'arrêter pour commerce avec l'ennemi deux étrangers, Valeri Georgio et Paul Eschmann.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Adjudant DORIA, 2^e de marche d'Afrique : a très crânement porté un groupe à l'assaut d'une tranchée ennemie. A été tué pendant l'opération. Déjà cité à l'ordre du C. E. O.

Adjudant BENAÏOUCHE, 2^e de marche d'Afrique : blessé mortellement pendant qu'il maintenait sa section sous un feu violent. Sous-officier remarquable. Déjà cité le 22 mai.

Sergent-major PINERANDA, 2^e de marche d'Afrique : mortellement blessé en entraînant ses hommes en terrain découvert et fortement battu.

Sergent SANSON, 2^e de marche d'Afrique : mortellement frappé en entraînant sa section, a donné le plus bel exemple en passant à un autre sous-officier la comptabilité de la compagnie qu'il possédait.

Caporal DELCHET, 3^e de marche d'Afrique : au combat du 21 juin 1915, malgré un violent bombardement de l'ennemi, a assuré avec beaucoup d'entrain le service de sa pièce jusqu'au moment où il a été tué.

Caporal BOURAYNE, 2^e de marche d'Afrique : conduite brillante ; est resté constamment sur un point très dangereux signalant l'approche de l'ennemi. A été tué.

Caporal HILLE, 2^e de marche d'Afrique : très belle conduite au feu, a montré le plus bel exemple à son escouade. Tué. Déjà cité à l'ordre et décoré de la médaille militaire.

Soldat GAILLARD, 2^e de marche d'Afrique : malgré un violent bombardement de l'ennemi, a assuré avec beaucoup d'entrain le service de sa pièce. A été tué.

Soldat MARTINEZ, 2^e de marche d'Afrique : monté sur le parapet pour lancer des grenades, a été tué à son poste.

Sous-lieutenant CONJAUD, 176^e d'infanterie : tué le 21 juin pendant l'assaut, debout sur le parapet d'une tranchée, en criant à sa section : « Voilà comme on tue les Turcs ! »

Sergent MARGUILLER, 176^e d'infanterie : blessé mortellement pendant l'assaut du 21 juin, à dix mètres de la deuxième tranchée turque, a crié à ses hommes : « Tenez bon jusqu'au bout ! »

Caporal LE TEMP, 4^e mixte colonial : le lendemain du combat du 21 juin est allé à treize heures à 150 mètres en avant de nos lignes rechercher un soldat grièvement blessé et l'a transporté sur son dos jusqu'à nos lignes, sous le feu de tireurs de positions ennemies.

Capitaine MORILLON, 6^e mixte colonial : blessé une première fois dans les Vosges. Parti de France avec le corps expéditionnaire, blessé deux fois le 25 avril et 28 mai, est resté à son poste. Au combat du 21 juin est parti à l'attaque des tranchées turques en tête de sa compagnie. Blessé mortellement après avoir franchi la deuxième tranchée turque. N'a pas voulu être ramené vers l'arrière et a crié à sa compagnie : « Allons, mes enfants, allez toujours de l'avant ! »

Sous-lieutenant VINCENT, 6^e mixte colonial : belle attitude au feu dans tous les engagements auxquels a pris part le 6^e régiment depuis le début des opérations. Tombé glorieusement le 21 juin 1915, en portant sa section à l'assaut des tranchées turques. Déjà cité à l'ordre pour sa belle conduite aux combats des 25 et 26 avril 1915.

Soldat ROSENFELD, 6^e mixte colonial : tué à l'ennemi en accomplissant bravement son devoir au cours d'un assaut à la baïonnette.

Soldat VARNEY, 6^e mixte colonial : âgé de cinquante-six ans, engagé volontaire pour la durée de la guerre. Son sergent de section ayant été tué, a pris le commandement de la section, a entraîné ses hommes à l'assaut au cri de : « En avant les gosses, suivez-moi, c'est pour la France ! » Blessé deux fois sur les tranchées turques et ramené dans la tranchée de départ, est mort au bout de quelques heures.

Soldat SAUVINET, 6^e mixte colonial : parti volontairement cinq fois de suite pour réparer

des lignes téléphoniques hachées par la mitraille, a été blessé grièvement à la poitrine au moment où il se trouvait pour la sixième fois en terrain découvert, battu par les balles.

Lieutenant CASSEVILLE, 8^e mixte colonial : dans le combat du 21 juin, a commandé avec sang-froid et un grand sens tactique sa compagnie de mitrailleuses, portée sur la ligne des l'occupation des tranchées ennemies. Blessé à la tête a continué à exercer son commandement jusqu'à ce que le succès de la journée fût assuré.

Lieutenant MAZAND, 8^e mixte colonial : très belle conduite dans le commandement de sa section. Blessé au cours du combat du 21 juin a continué à exercer son commandement en première ligne.

Sergent-major POULANGE, 8^e rég. mixte colonial : brillante conduite à l'affaire du 23 juin ; tué en entraînant ses tirailleurs à l'assaut de la position turque.

Lieutenant PASQUET, 1^{er} génie : a employé toute son activité à préparer le rôle des détachements de la compagnie du génie dans les attaques de lignes turques le 21 juin 1915. Etant aux ordres auprès du colonel commandant l'attaque a été blessé par les éclats d'un obus explosant à proximité immédiate.

Adjudant ABINAL, 1^{er} génie : modeste et énergique a su en quelques jours acquérir la confiance de ses chefs et de ses subordonnés. Blessé très grièvement par l'explosion d'un obus le 21 juin 1915, lors de l'attaque des lignes turques, a par son courage stoïque donné l'exemple d'un cœur de soldat. Est mort quelques heures après.

Maitre ouvrier KILLIAN, 1^{er} génie : le 21 juin 1915, sous une grêle de balles, a ramené sur son dos son caporal blessé à la jambe, est tombé entre les lignes turques et françaises.

Caporal MERCIER, 1^{er} génie : blessé à la jambe par une balle, est tombé entre les lignes turques et françaises, lors du premier assaut du 21 juin 1915. Ramené dans nos lignes par l'un de ses hommes, a été tué en arrivant dans la tranchée.

Sapeur-mineur HEUCLIN, 1^{er} génie : le 21 juin 1915, dans une tranchée turque qui venait d'être prise, a résisté à l'un des derniers à la contre-attaque qui fit reculer en ce point. A été tué d'une balle au front, au moment du repliement.

Sapeur-mineur GRIMBERT, au 1^{er} génie : tué le 21 juin lors de l'attaque de la première ligne turque.

SAPEURS DE LA COMPAGNIE 5/15 du 1^{er} génie : dans les journées qui ont précédé le 21 juin, et le jour de l'assaut, ont été admirables. Une sape entière, composée d'un caporal et de 7 hommes ayant été complètement anéantie, 1 caporal et 5 hommes se présentèrent immédiatement pour les remplacer et continuèrent leur travail sous un feu violent d'artillerie qui les couvrit de terre à deux reprises.

Lieutenant BILIOTTI, au 1^{er} génie : dirige depuis le début des opérations avec une grande compétence tous les travaux dont il est chargé. A fait preuve de beaucoup d'énergie et de sang-froid au combat du 21 juin.

LE PERSONNEL DE LA 2^e PIÈCE DE LA 31^e BATTERIE du 8^e d'artillerie de campagne : cette pièce poussée le 21 juin à courte distance et en vue directe des tranchées ennemies, a déterminé par ses interventions répétées la retraite de l'ennemi après une lutte de douze heures au cours de laquelle tout le personnel a été tué ou blessé, à l'exception du maitre pointeur DARBY qui a continué à servir la pièce avec le sous-lieutenant MASSE.

Capitaine DUFLOS, 8^e d'artillerie de campagne : officier d'un dévouement rare et d'une activité infatigable, a assuré de jour et de nuit le service de l'état-major du commandant de l'artillerie et en particulier du

ravitaillement sous un bombardement de plusieurs mois, et a su inculquer à son personnel le mépris du danger et le sentiment de l'importance de sa mission.

Maréchal des logis TORNIER, artillerie divisionnaire : prenant part à une mission difficile en première ligne, a donné à son personnel un bel exemple de sang-froid et de bravoure. A exécuté à courte distance des tirs précis et très efficaces. A été tué.

Maréchal des logis BUVET, artillerie divisionnaire : prenant part à une mission difficile en première ligne, a donné à son personnel un bel exemple de sang-froid et de bravoure. A exécuté à courte distance des tirs précis et très efficaces. A été tué.

Maréchal des logis PONS, artillerie divisionnaire : prenant part à une mission difficile en première ligne, a donné à son personnel un bel exemple de sang-froid et de bravoure. A exécuté à courte distance des tirs très précis et très efficaces. A été mortellement blessé.

Maréchal des logis GRENOUILLOUX, artillerie divisionnaire : s'est fait remarquer par son courage, depuis le début des opérations ; à la date du 21 juin, blessé par un éclat d'obus, a continué à transmettre des ordres, à aider au ravitaillement de troupes d'infanterie et, au moment de l'assaut, a pris un clairon, s'est dressé sur la tranchée et a sonné la charge.

Canonier GOYON, artillerie divisionnaire : a continué à assurer son service de servant avec calme et beaucoup de sang-froid sous le feu violent et longtemps soutenu d'une batterie ennemie. A été mortellement blessé par un éclat d'obus à la tête au moment où il s'apprêtait à charger sa pièce.

Médecin-major MAGNIEN : n'a jamais interrompu son travail, quelque soit le danger. Le 19 juin, a soigné sans arrêt des blessés pendant le bombardement du camp. Faisant une opération délicate au moment où un obus de gros calibre tombait à moins de dix mètres de la tente d'opérations et le couvrait d'éclats de toutes sortes, a continué cette opération avec le même calme et la même méthode que s'il avait été dans sa clientèle civile. Alors qu'il prenait un peu de repos dans l'ambulance même, auprès des blessés dont il venait de préparer la guérison, a été tué par une éclat d'obus.

Soldat FONTANON, escadron M. F. T. 98 : s'est offert spontanément pour remplir une mission très périlleuse au cours de laquelle il a été tué.

Médecin aide-major ARMANET, 175^e d'infanterie : médecin d'un dévouement et d'une abnégation sans bornes, déjà cité à l'ordre du régiment pour sa belle conduite dans les opérations précédentes. Tué le 28 juin au poste de secours de son bataillon.

Sergent GAGNE, 175^e d'infanterie : dans la nuit du 25 au 26 juin, ayant entendu crier en avant de son front : « Ne tirez pas nous sommes des Français », est sorti seul de la tranchée, et, ayant reconnu qu'il avait affaire à des Turcs, a commandé immédiatement le feu, et a été grièvement blessé.

Sergent fourrier CHOSSON, 175^e d'infanterie : étant agent de liaison du chef de bataillon, s'est offert spontanément pour prendre le commandement d'une section dont les deux chefs étaient successivement tombés. A été tué à son nouveau poste le même soir.

Chef de bataillon COSTMALLE, 176^e d'infanterie : blessé le 5 juillet par une balle qui lui a traversé l'avant-bras, la veille du jour où son bataillon prenait le service aux tranchées, en a conservé le commandement qu'il a exercé avec ses qualités habituelles donnant ainsi une leçon d'énergie à son bataillon en voie de réorganisation.

LA SECTION FRANÇAISE DU 1^{er} BATAILLON DU 1^{er} DE MARCHÉ D'AFRIQUE, commandée par le sous-lieutenant MOUTET : s'est élancée bravement sous un feu

violent de mousqueterie, à l'attaque d'une tranchée turque; malgré les pertes, a réussi à y pénétrer et à s'y installer. Dans une situation difficile, y a tenu et résisté à plusieurs contre-attaques, pendant près de deux heures et demie et ne s'est retirée, sur l'ordre de son chef, que lorsqu'elle eut son effectif réduit à cinq hommes.

Sous-lieutenant MONTRUCOLI, 1^{er} de marche d'Afrique: en l'absence de tout officier, a pris, le 2 mai, avec une autorité remarquable, le commandement de sa compagnie, l'a menée à une charge à la baïonnette avec le plus grand courage et la plus intelligente initiative; bien que blessé grièvement, a continué tant qu'il a pu à donner à ses chefs de section des ordres et des indications.

Sergent RAUSCHER et caporal **DURAND**, 1^{er} de marche d'Afrique: à l'attaque du 25 juin, parvenus avec leurs sections dans une tranchée turque, ont fait preuve d'un magnifique courage dans la résistance contre plusieurs contre-attaques. Sont tombés glorieusement en faisant le coup de feu avec leurs hommes.

Lieutenant NERON, 2^e de marche d'Afrique: a continuellement donné l'exemple du plus grand sang-froid et de la plus belle bravoure au cours du combat du 5 juillet. A contribué énergiquement avec la compagnie qu'il commandait au refoulement rapide de l'offensive ennemie. A été blessé grièvement à la cuisse.

Sous-lieutenant MARIANI, 2^e de marche d'Afrique: a été mortellement blessé à la tête de sa troupe en repoussant une attaque turque. Avait été déjà blessé à la poitrine au combat du 2 mai. A, sous le feu, toujours fait preuve de la plus grande fermeté.

Sous-lieutenant ROUX, 2^e de marche d'Afrique: commandant sa section, a vigoureusement repoussé une attaque des Turcs leur infligeant des pertes sérieuses. Est tombé glorieusement à la tête de son unité.

Sous-lieutenant THEAUX, 2^e de marche d'Afrique: dirigeant la construction d'une sappe sur la tête de laquelle était dirigée une mitrailleuse turque, et constatant à proximité un travail de terrassement pouvant être une contre-sappe ennemie, n'a pas hésité à sortir de la tranchée pour se renseigner. A été blessé mortellement à la tête.

Sergent KIRCHMEYER, 2^e de marche d'Afrique: un obus ayant fait sauter un parapet, s'est précipité seul pour le refaire. A été tué en accomplissant sa mission.

Soldat PILLANT, 2^e de marche d'Afrique: occupé à un travail de sappe très périlleux et ayant eu sa chéchia traversée par une balle, ne s'est pas départi de son calme, a continué son travail et a été tué quelques instants après.

Soldat SEMPÈRE, 2^e de marche d'Afrique: a rempli avec un dévouement admirable les fonctions d'agent de liaison du chef de bataillon avec les compagnies engagées. A été tué en accomplissant sa mission.

Soldat YVORRA, 2^e de marche d'Afrique: désigné pour organiser un long réseau de fils de fer en avant d'une sappe nouvelle a rempli sa mission avec une conscience scrupuleuse et le plus beau mépris de la mort. Est resté une heure en terrain découvert pour parachever sa besogne.

Soldat DOMAIN, 2^e de marche d'Afrique: volontaire pour établir un réseau de fils de fer sous le feu a été tué au moment où il venait d'achever sa besogne.

Soldat CELLIER, 2^e de marche d'Afrique: six mètres de tranchées étant enlevés par une explosion a sauté en avant, réclamant des sacs à ses camarades, remontant le parapet sous le feu et criant debout, face à l'ennemi: « Les Turcs, je vous en... » donnant à ses camarades un exemple de rare bravoure. Déjà cité au régiment.

Soldat DRIGAARD DESGARNIERS, 2^e de marche d'Afrique: volontaire pour l'installation d'une sappe volante sous le feu, a été tué en accomplissant sa mission.

Lieutenant MASSOT, 4^e de marche colonial mixte: commandant une section de mitrailleuses. L'ennemi ayant poussé une violente attaque sur sa gauche, a réussi, par sa prompte intervention et par le feu rapide de ses mitrailleuses, à ralentir l'élan. Après avoir fait tous ses efforts pour dégager ses pièces, pendant le corps à corps, est tombé mortellement blessé en s'écriant: « Mon capitaine, en... »

Chef de bataillon HEYSCH, 7^e de marche colonial mixte: officier d'une bravoure remarquable et d'une rare énergie; au combat du 30 juin, après avoir contribué puissamment à réprimer une panique, a relancé ses troupes à l'assaut et a réussi à les maintenir sur les positions conquises, malgré les violents efforts de l'ennemi.

Lieutenant ROUX, 7^e de marche colonial mixte: s'est prodigué de sa personne au combat du 30 juin. A été tué bravement en installant une de ses sections sur la position conquise.

Sous-lieutenant CHEBRET, 7^e de marche colonial mixte: a vigoureusement entraîné sa compagnie au combat du 30 juin, à l'assaut des tranchées ennemies. A été mortellement blessé au cours de l'assaut.

Sous-lieutenant CABANNES, 7^e de marche colonial mixte: bon et brave officier, a été tué au combat du 30 juin, à la tête de la section qu'il commandait en entraînant ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies.

Sous-lieutenant CECCALDI, 7^e de marche colonial mixte: faisant partie d'une compagnie de renfort au combat du 30 juin, a été grièvement blessé à la tête de sa section en refoulant une violente contre-attaque.

Sous-lieutenant SAUNIER, 7^e de marche colonial mixte: a fait preuve de belles qualités militaires au combat du 30 juin. Blessé une première fois est retourné au feu en entraînant ses hommes qui venaient de se replier, a été blessé une deuxième fois peu après. Très méritant.

Sous-lieutenant NARDIN, 7^e de marche colonial mixte: tué au combat du 30 juin, en entraînant bravement ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Sergent-major DUCAY, 7^e de marche colonial mixte: deux officiers ayant été tués au début de l'assaut, a pris, sous le feu, le commandement et a continué le combat, en commandant ses hommes avec énergie, calme et sang-froid; a contribué ainsi au succès de la journée du 30 juin.

Sergent BAGNERES, 7^e de marche colonial mixte: au combat du 30 juin, a conduit la section qu'il commandait à l'assaut avec une énergie remarquable; blessé grièvement par une balle sur le parapet turc, a ordonné à ses hommes d'avancer quand même sans s'occuper de lui.

Soldat LEDRU, 7^e de marche colonial mixte: blessé une première fois au combat du 30 juin en transportant un blessé, a continué son service après pansement et a été grièvement blessé une seconde fois.

Sous-lieutenant RAYMONDIÈRES, 8^e de marche colonial mixte: blessé pendant la relève a continué à commander sa compagnie à la tête de laquelle il a été tué le 30 juin en repoussant une contre-attaque.

Aspirant SAVEROT, artilleur d'une division pendant le combat du 4 juillet, faisant fonction de lieutenant à la batterie, a continué à assurer l'exécution du tir sous un bombardement violent d'artillerie lourde. A été blessé à son poste de commandement.

Infirmier BENDINE, infirmier: dans la journée du 8 juillet 1915, au cours d'un violent bombardement de l'hôpital de campagne par des obus de gros calibres, a donné un bel exemple de sang-froid et de dévouement en se portant spontanément au secours des blessés graves, incapables de se déplacer et couchés dans une salle qui venait d'être atteinte par plusieurs éclats d'obus assurant le transport sur un brancard et la mise à l'abri de tous les blessés de cette salle.

Capitaine TREMPAT, artilleur d'une division: au cours de l'attaque du 28 juin ayant reçu une balle dans le bras étant à son poste d'observation, a continué à diriger un tir précis qui a décimé un fort parti turc attaquant à découvert, s'est ensuite fait faire un pansement sommaire et n'est allé se faire soigner par le médecin que quatre heures plus tard pendant une accalmie du combat. Déjà blessé sur le front occidental, a pris le commandement de sa batterie incomplètement guéri.

Maitre pointeur ROGEAN, 17^e d'artillerie: blessé assez grièvement dans l'action, en assurant le service de sa pièce, ne l'a quittée que par ordre après avoir continué à la pointer jusqu'à l'arrivée de son remplaçant.

Capitaine BOURREL, 3^e tirailleurs: dans la journée du 30 août 1914 (combat du Djebel Bou Aar au Fom Aguemmour) a enlevé sa

compagnie avec une ardeur remarquable et lui a fait exécuter une brillante attaque à la baïonnette qui a dégagé l'arrière-garde et assuré le succès d'un retour offensif général.

Capitaine URQUETTE, 3^e tirailleurs: dans la journée du 19 août 1914 (combat de Kef En N'Sour) a remarquablement exécuté, avec deux compagnies, un mouvement débordant qui a rejeté l'ennemi hors de la route de marche, permettant ainsi la progression, presque sans pertes, de l'avant-garde à travers une zone boisée et difficile.

Lieutenant LOTHE, 3^e tirailleurs: le 20 août 1914 près du débouché de Fom Aguemmour, a enlevé vigoureusement sa compagnie à la baïonnette et exécuté une contre-attaque rapide qui a permis de dégager l'arrière-garde et faciliter un retour offensif général.

Sous-lieutenant BENSACI ABDELKADER, 3^e tirailleurs: a, le 20 août 1914 au combat de Djebel Bou Aar entraîné sous le feu, avec vigueur et entrain, sa section à l'assaut d'une position occupée par l'ennemi et a contribué ainsi à dégager l'arrière-garde du convoi forcément harcelé par l'ennemi.

Sergent-major BONNET, 3^e tirailleurs: le 19 août 1914, au combat de Djebel Bou Aar a fait preuve de vigueur dans l'attaque et a montré une courageuse attitude comme chef de section dans la poursuite de l'ennemi auquel il a infligé des pertes sensibles. S'était déjà distingué le 13 juillet sous Kenifra.

Sergent BERTIN, 3^e tirailleurs: a, le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aar, entraîné sous le feu, avec vigueur et entrain sa section à l'assaut de hautes crêtes tenues par l'ennemi qu'il a repoussé avec de grosses pertes, malgré un vil retour offensif.

Sergent BERTRAND, 3^e tirailleurs: le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aar a répondu courageusement à une attaque rapprochée d'un groupe de Marocains qui menaçait la section de mitrailleuses, les a chargés à la baïonnette à la tête de quelques hommes et en a tué deux de sa main.

Sergent CHIARASINI, 4^e tirailleurs: le 4 août 1914, à l'arrière-garde près du col de Ziar serré de près par des groupes marocains, s'est vigoureusement porté en arrière sous un feu violent pour recueillir un tirailleur blessé qu'il a réussi à ramener.

Lieutenant MOKTAR BEN ALI BEN BARKA, 4^e tirailleurs: le 4 août 1914, au combat du col de Ziar s'est porté avec sa section à l'assaut d'un rocher occupé par des groupes ennemis et a réussi par ce mouvement qui a déterminé la fuite de l'ennemi à éviter de nombreuses pertes à la colonne.

Lieutenant GROSJEAN, 1^{er} chasseurs d'Afrique: a fait preuve, le 4 août 1914, au combat du col de Ziar, de réelles qualités militaires, est parvenu, grâce à son sang-froid, son esprit de décision, son activité à remplir la mission de pointe d'avant-garde sous un feu des plus violents.

Sous-lieutenant SAOULI, 4^e spahis: au cours d'un engagement violent au combat de Djebel Bou Aar, a, sous un feu violent, entraîné son peloton dans une vigoureuse contre-attaque et débâillé définitivement le terrain où l'arrière-garde venait de livrer un très rude combat.

Maréchal des logis HEBE, 4^e spahis: au combat de Djebel Bou Aar, a fait preuve d'un grand courage en défendant un blessé qui allait tomber aux mains de l'ennemi.

Maréchal des logis TOURNIER, 4^e spahis: a fait preuve, le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aar, de belles qualités militaires dans la conduite du peloton de flanc-garde de la colonne Duplessis.

Capitaine PORTMAN, tirailleurs marocains: au combat du 4 août 1914, au col de Ziar a parfaitement secondé le commandant du bataillon formant arrière-garde a fait preuve du plus grand courage en portant des ordres sous un feu violent à des unités violemment engagées dans un terrain extrêmement difficile.

Capitaine WOLFF, tirailleurs marocains: au combat du 4 août 1914, au col de Ziar faisant partie d'une arrière-garde vivement pressée et fusillée par un ennemi ardent, a fait preuve du plus grand courage et des plus brillantes qualités militaires.

Capitaine FLEURY, tirailleurs marocains: commandant une compagnie d'arrière-garde au combat du 4 août 1914 au col de Ziar, a fait preuve du plus beau sang-froid dans un

moment critique et parfaitement dirigé sa compagnie au cours du combat.

Lieutenant PIET, tirailleurs marocains: brillante conduite au combat du 4 août 1914, au col de Ziar, au cours duquel il a conduit sa section sous un feu violent, dans un terrain particulièrement difficile, avec une énergie rare et le plus grand sang-froid.

Lieutenant de HOUDETOT, tirailleurs marocains: le 4 août 1914, au combat du col de Ziar, sous un feu violent et bien ajusté, a conservé tout son sang-froid et a pris les meilleures dispositions pour protéger la marche de la compagnie, en utilisant le terrain de façon la plus adroite pour répondre au feu et limiter ses pertes.

Sous-lieutenant CHACUN, tirailleurs marocains: a donné le plus bel exemple de courage, de sang-froid et d'intelligence, en allant le 4 août, au combat du col de Ziar, sous un feu violent, porter des ordres à l'arrière-garde pendant huit heures de combat, sans se départir un seul instant d'un entrain admirable.

Sergent PERRACHON, tirailleurs marocains: brillante conduite au combat du col de Ziar, le 4 août 1914. N'a pas hésité, avec une demi-section, à se porter en avant pour protéger l'enlèvement des blessés et des caissons de munitions dont le mulet porteur venait d'être tué.

Brigadier MENAS BELGACEM BEN AMOR, 6^e escadron de spahis: le 24 août 1914, au sud de Djebel Tannoualt, a pris part à une charge contre un rezzou Ziaïen et a rapporté un fusil pris à l'ennemi.

Spahi MESSADOUENE, 6^e escadron de spahis marocains: le 24 août, au sud de Djebel Tannoualt, a pris part à une charge contre un rezzou Ziaïen et a rapporté un fusil pris à l'ennemi.

Spahi marocain KASSEN BEN DJILLALI: le 24 août 1914, au sud de Djebel Tannoualt, a pris part à une charge contre un rezzou Ziaïen et a ramené un cheval pris à l'ennemi.

Spahi marocain DJILALI BEN MOHAMMED: le 24 août 1914, sur le versant sud de Tannoualt, a pris part à une charge contre un rezzou Ziaïen et a ramené un cheval et un fanion pris à l'ennemi.

Médecin aide-major FORGUES, 4^e tirailleurs: au combat de Ziar a organisé, presque seul, un lourd convoi de tués et de blessés, a prodigué ses soins sous le feu violent de l'ennemi, avec le plus grand sang-froid et un mépris absolu du danger ayant plusieurs hommes tués et blessés autour de lui.

Médecin-major LEROY, 9^e bataillon sénégalais: a fait preuve des plus belles qualités militaires au cours des colonnes des Ziaïen, en juin, juillet et août 1914 et s'est fait particulièrement remarquer, par le sang-froid, le courage et le dévouement avec lesquels il a été soigner nos blessés sur la partie la plus exposée du terrain du combat.

Officier d'administration HUOT: a fait preuve, le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aar, du plus grand zèle et du plus grand dévouement en assurant au mieux l'organisation du transport des blessés, malgré les difficultés du terrain et le feu de l'ennemi.

Caporal AUBIGNAT, 7^e ambulance de colonne mobile: au cours du combat de Djebel Bou Aar, le 20 août 1914, a donné un bel exemple de courage et de dévouement en relevant sous un feu très violent, un lieutenant blessé grièvement alors que nos compagnies se repliaient et que l'ennemi n'était qu'à quelques mètres.

Capitaine MARQUIS, 9^e bataillon sénégalais: au cours du combat du 22 août 1914, a fait preuve des plus belles qualités de bravoure, de sang-froid et de coup d'œil en accomplissant pendant deux heures une mission de flanc-garde sur un terrain extrêmement difficile et dans des conditions très périlleuses.

Capitaine ALIX, 8^e bataillon colonial: au cours des combats livrés les 19, 20 et 22 août 1914 par la colonne Duplessis, s'est distingué par les plus brillantes qualités de commandement, de décision, d'énergie et de sang-froid, notamment pendant les deux dernières journées.

Lieutenant MARTIN, 8^e bataillon colonial: a commandé avec la plus grande habileté et une bravoure remarquable, la section de mitrailleuses du 8^e bataillon colonial au cours des journées des 19, 20 et 22 août 1914.

Sous-lieutenant JOUAN, 8^e bataillon sénégalais: a fait preuve des plus belles qualités d'endurance, d'énergie et d'intelligence au cours des colonnes Ziaïen et s'est fait particulièrement remarquer au cours des combats des 19, 20 et 22 août 1914 où il s'est prodigué souvent sur la partie la plus exposée du terrain du combat pour assurer la transmission des ordres du commandant de la colonne.

Sous-lieutenant FANCHE, 11^e bataillon sénégalais: le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aar, au cours d'un combat très violent d'arrière-garde, a fait preuve de bravoure, de coup d'œil et de décision en contribuant à briser l'élan d'un ennemi très mordant qui avait déjà fait subir à sa compagnie des pertes très sensibles.

Sergent TUCOULAT, 10^e bataillon sénégalais: a fait preuve, le 22 août 1914, de belles qualités militaires dans le commandement d'une section de flanc-garde fortement engagée contre un ennemi mordant.

Sergent BIAJOUX, 11^e bataillon sénégalais: le 20 août 1914, au cours d'un combat très violent d'arrière-garde, a conduit sa section avec coup d'œil et sang-froid, s'est multiplié pour ne pas laisser entre les mains de l'ennemi les nombreux tués et blessés de sa section et s'est brillamment dégagé d'un ennemi pressant dans un combat corps à corps.

Capitaine NUTEL, 2^e groupe d'artillerie coloniale: a remarquablement dirigé les tirs de sa batterie au cours des combats des 19, 20 et 22 août 1914 et ainsi très largement contribué aux succès de ces engagements dans lesquels l'artillerie a fait subir de grosses pertes à l'ennemi.

Lieutenant GOUACHON, 2^e groupe d'artillerie coloniale: a fait preuve des plus belles qualités militaires, de bravoure, de commandement de décision dans les affaires des 19, 20 et 22 août 1914, dans le commandement de sa section d'artillerie dont le tir a fait subir de grosses pertes à l'ennemi.

Lieutenant LAUTROU, 2^e groupe d'artillerie coloniale: au cours de l'engagement du 20 août 1914 (combat de Djebel Bou Aar) a conduit sa section surprise par un feu intense de l'ennemi en utilisant les meilleurs défillements et a pu, dans le minimum de temps, intervenir efficacement pour dégager l'infanterie de l'arrière-garde.

Canonier LE GUIREC, 2^e groupe d'artillerie: au cours de l'engagement du 20 août 1914 (combat de Djebel Bou Aar) a montré la plus grande bravoure en pointant sa pièce avec calme et précision sous le feu intense d'un ennemi nombreux et très rapproché.

Canonier PARRIAUX, 2^e groupe d'artillerie: au cours de l'engagement du 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aar, le mulet de canon marchant en queue de sa section, serrée de près par l'ennemi, étant tombé, a demandé lui-même du secours à une unité d'infanterie voisine, n'a pas quitté son mulet avant d'en être chassé par les Marocains, contre lesquels il a fait usage de son mousqueton jusqu'à épuisement de ses munitions.

Lieutenant DESOBERT, 15^e goud mixte: le 15 août 1914, ayant découvert les traces d'un djich se retirant dans la vallée de l'Adarouche, se précipita vigoureusement à sa poursuite, parvint à le rejoindre, lui tua trois cavaliers qui furent abandonnés sur le terrain, cinq chevaux et lui prit trois fusils.

Chef d'escadron LEANDRI, 2^e spahis: le 4^e août 1914, au combat de Sidi-Omrane, étant adjoint au commandant de la colonne et son remplaçant éventuel, a été pour lui, l'aide et le conseil le plus précieux, par son calme, sa sagacité et la surveillance qu'il n'a cessé d'exercer sur tout le dispositif. Connaissant les intentions de son chef, a immédiatement assuré le commandement quand ce dernier a été blessé et y a apporté ses belles qualités d'autorité et de sang-froid.

Sous-lieutenant STOFFEL, 2^e spahis: le 1^{er} août 1914 à Sidi-Omrane, adjoint au commandant de reconnaissance, n'a pas cessé, pendant le combat, de transmettre des ordres sous un feu violent donnant, une fois de plus, un bel exemple de cranerie, de sang-froid et de mépris du danger.

Lieutenant DESSIRIERE, 5^e escadron de spahis marocains: le 10 août 1914, au combat de Sidi-Omrane, a fait preuve de ses qualités habituelles d'audace et de sang-froid, tant dans la marche en avant que dans le mouve-

ment de repli qui se fit protégé par les feux de son escadron.

Capitaine TISSERAND, groupe d'artillerie de campagne d'Afrique: le 10 août 1914, au combat de Sidi-Omrane, a remarquablement dirigé le feu de sa compagnie dont l'efficacité a produit des effets meurtriers et décisifs.

Maréchal des logis DUCASSE, 8^e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique: le 10 août 1914, au combat de Sidi-Omrane, a par la précision de son tir de cinq cents à huit cents mètres, fouillant les rochers et les éboulis, rendu intenable la position des tireurs ennemis hardis dont le feu causait des pertes au cœur de la position des batteries.

Maréchal des logis GABRY, 8^e groupe d'artillerie: le 10 août 1914, au combat de Sidi-Omrane, a parfaitement conduit le feu de sa pièce tirant à son commandement à trois cent cinquante mètres par dessus de l'infanterie déployée à cent cinquante mètres en avant. Par la précision de son feu, a obligé à différentes reprises les Marocains à abandonner un massif rocheux d'où, très abrités, ils tiraient à courte distance sur nos troupes.

Capitaine HUE, 5^e goud algérien: le 18 août 1914, au cours de la poursuite d'un rezzou, a conduit le goud avec un entrain superbe et un sens manœuvrier très sûr. A été le guide valeureux de sa troupe contre un ennemi qui parfois faisait tête en désespéré.

Lieutenant FROLLEY DES PREVAUX, Maroc: le 18 août 1914, après avoir, selon son habitude, rapidement enlevé son magazen à sa suite, a, dès le début, orienté avec un rare coup d'œil et avec son perçant coutumier, l'action contre un rezzou Beni Bou Yahi. A particulièrement contribué au succès et a tué lui-même un Marocain dans le combat rapproché.

Sergent CHAZAL, 11^e bataillon sénégalais: très belle conduite au combat de Djebel Bou Aar, au cours duquel il a été blessé.

Adjudant FODÉ KOUROUMA, 11^e bataillon sénégalais: le 20 août 1914 au combat du Djebel Bou Aar a déployé sa section à l'arrière-garde dans des circonstances difficiles avec une énergie et un sang-froid remarquables.

Adjudant JACQUOT, 7^e batterie de 65 de montagne: s'est montré pendant le convoi de ravitaillement sur Kenifra, du 17 au 25 août 1914, un auxiliaire précieux pour son commandant de batterie; s'est grandement distingué comme chef de l'échelon de combat en exécutant sous le feu une mission de ravitaillement pour les deux batteries de 65 de la colonne engagée à l'arrière-garde.

HADDAOUI, 7^e goud mixte marocain: a donné, à maintes reprises la mesure de son courage. Blessé grièvement, le 8 janvier 1915, après s'être fait remarquer, comme toujours, par son énergie et son calme au feu.

Sergent DURAND, 6^e tirailleurs indigènes: à l'attaque du Ksar des Ait Addou a fait preuve des plus brillantes qualités d'énergie en entraînant ses hommes; atteint d'une blessure grave à la poitrine ne s'est pas départi un seul instant malgré ses souffrances, du calme et du sang-froid le plus parfait.

Capitaine KELLER, territoire du Tada: a fait preuve des plus belles qualités d'intelligence, d'activité physique et de valeur morale au cours des opérations du ravitaillement de Kenifra, du 17 au 25 août 1914, pendant lesquelles il remplissait les fonctions de chef d'état-major de la colonne Duplessis. A eu la plus brillante attitude au feu, notamment au combat d'arrière-garde du 20 août 1914 où, sous le tir très nourri et meurtrier de l'ennemi, il a assuré avec autant de calme que d'énergie l'exécution des ordres du commandant de la colonne.

Caporal CARROL, 5^e tirailleurs indigènes: au cours du combat d'El Herri, le 13 novembre 1914, étant chef de pièce à la section de mitrailleuses, a été grièvement blessé au moment où il donnait des indications sur le tir à exécuter.

Caporaux PRÉVOT: belle conduite au combat d'El Herri, et caporal **KHANECHÉ TAHAR**, 5^e tirailleurs indigènes: belle conduite au combat d'El Herri où ils ont été grièvement blessés.

Tambour TABOUN BOUNAGA, 5^e tirailleurs indigènes: belle conduite, le 13 novembre 1914, au combat d'El Herri. A été grièvement blessé en transportant à l'ambu-

lance le corps d'un de ses camarades tué quelques instants auparavant.

Tirailleur AZZOUZ MOHAMMED, 5^e tirailleurs indigènes : belle conduite au combat d'El-Herri, où il a été blessé sérieusement.

Caporal MOHAMED BEN AHMED, 5^e tirailleurs indigènes : au cours du combat d'El-Herri, a été blessé assez grièvement au moment où il exécutait une charge à la baïonnette avec sa section.

Caporal BAICHE SLIMANE, 5^e tirailleurs indigènes : belle conduite au combat d'El-Herri, où il a été blessé assez grièvement au moment où, venant de conduire un blessé à l'ambulance, il rejoignait sa section.

Tirailleur LAIDANI MOHAMMED, 5^e tirailleurs indigènes : belle conduite au combat d'El-Herri, où il a été blessé grièvement.

Tirailleur FERRAD HOCINE BEN SLIMANE, 5^e tirailleurs indigènes : belle attitude au combat d'El-Herri, où il a été blessé grièvement au moment où il exécutait une charge à la baïonnette avec sa section.

Tirailleur SOUMATIA ABDELKADER, 5^e tirailleurs indigènes : belle attitude au combat d'El-Herri, où il a été blessé grièvement.

Caporal LAURIE, 5^e tirailleurs indigènes : belle attitude au combat d'El-Herri, où il a eu le mollet gauche traversé par une balle.

Tirailleur KADDOURBEN DJOUDI, 5^e tirailleurs indigènes : belle attitude au combat d'El-Herri, où il a été blessé grièvement au moment où il faisait le coup de feu avec sa section.

Tirailleur LABRÈCHE, 3^e tirailleurs indigènes : belle conduite au combat d'El-Herri, où il a été blessé deux fois.

Lieutenant ECK, 2^e étranger : a fait preuve le 6 septembre 1914, à l'affaire de Koudiat-el-Biad, des plus belles qualités d'initiative, d'énergie et de sang-froid.

Légionnaire ROSSO, 2^e étranger : tombé glorieusement à l'ennemi au combat du 6 septembre 1914, à Koudiat-el-Biad.

Lieutenant AUBERTIN, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué, le 13 novembre 1914, au combat d'El-Herri où, après avoir donné tous ses chevaux pour le transport des blessés, il s'est employé avec la plus grande activité à la défense du convoi attaqué par les Marocains.

Maréchal des logis Tournier, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué au combat d'El-Herri, emportant à Khenifra, dans des conditions particulièrement difficiles et périlleuses, un ordre du colonel commandant la colonne demandant du secours.

Maréchal des logis LUCIANI, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué au combat d'El-Herri en commandant son peloton, après que son officier eut été blessé, en se dévouant pour relever, dans des circonstances difficiles, un homme blessé.

Brigadier NIDERT, 4^e spahis : brillante conduite au combat d'El-Herri, où il a eu successivement deux chevaux tués sous lui après avoir aidé à porter à l'ambulance son officier grièvement blessé.

Brigadiers MESSAOUD BENAHEMED EZ ZINE et **ABDALLAH BEN MOHAMED**, 4^e spahis : ont fait preuve du plus grand dévouement au cours du combat d'El-Herri, en s'employant activement au transport des blessés à l'ambulance et en les défendant à l'arme blanche contre les Marocains qui voulaient les enlever.

Spahi FUMERON, 4^e spahis : a fait preuve du plus grand dévouement au combat d'El-Herri, en donnant son cheval à un soldat colonial blessé et en le défendant ensuite contre les Marocains qui attaquaient le convoi.

Spahi GUILLAUME, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué au combat d'El-Herri, en ramenant sur son cheval, jusqu'à Khenifra, deux blessés, dont un brigadier de spahis, qui seraient tombés infailliblement aux mains de l'ennemi.

Spahi MESSAOUD BEN AMOR BEN SALAH, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué au combat d'El-Herri, en ramenant jusqu'à Khenifra et en le défendant contre les Marocains un officier indigène blessé qu'il avait placé sur un cheval.

Spahi ALIOUL, 4^e spahis : le 16 novembre 1914, au combat du Djebel Aarar sous un feu violent, s'est porté au secours d'un camarade mortellement blessé et grâce à son sang-froid, à son énergie, est parvenu à le trainer hors de portée de l'ennemi.

Lieutenant RAVAUZ, 4^e spahis : commandant la pointe de cavalerie d'avant garde, le 19 novembre 1914, dans la reconnaissance sur El-Herri, a accompli sa mission avec habileté, mordant et sang-froid, réussissant à tenir l'ennemi en respect et fournissant au commandant de la colonne les renseignements les plus complets.

Canonnière BESSON, artillerie d'Afrique : au combat d'El-Herri, ayant rallié le convoi d'ambulance, s'est tenu constamment sur les flancs menacés et en arrière pour entraver la poursuite acharnée des Marocains jusqu'au moment où il eut un doigt fracassé par une balle.

Canonnière PECHEU, 4^e groupe d'artillerie d'Afrique : belle conduite au feu, au combat d'El-Herri, où il a été blessé.

Canonnière POMMEYROL, même groupe : au combat d'El-Herri, est resté un des derniers sur la position de batterie pour retarder une charge des Marocains et permettre de recharger une pièce sur les mulets. A été blessé en défendant le convoi des blessés.

Canonnière MOHAMED BEN YOUSSEF, même groupe : le 13 novembre 1914, au combat d'El-Herri a eu le bras droit traversé dans une charge à la baïonnette faite pour dégager les pièces vivement attaquées par les Marocains.

Vétérinaire aide-major KRICK : a fait preuve du plus grand dévouement en collaborant pendant plusieurs jours et plusieurs nuits consécutifs, au pansement des blessés ramènés à l'infirmerie-ambulance de Khenifra après le combat d'El-Herri.

Sergent HERISSE : par son énergie et son dévouement, a contribué dans une très large mesure, à l'issue du combat d'El-Herri, à sauver les blessés et les morts, en allant les relever sous le feu des Marocains et en les ramenant à l'ambulance.

Sergent SOLEILHAVOUP : a fait preuve du plus grand zèle et du plus grand dévouement se dépensant sans compter à l'infirmerie de Khenifra, tour à tour infirmier, brancardier, etc., pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, à la suite du combat d'El-Herri.

Sous-lieutenant DEFENDINI, 5^e bataillon sénégalais : belle attitude au combat d'El-Herri, où, avec un absolu mépris du danger, il a risqué sa vie en se jetant à l'eau dans un oued profond et rapide, guidant sa compagnie sous le feu violent de l'ennemi.

Soldat LALELEMENT, 1^{er} bataillon colonial : belle conduite au combat d'El-Herri, où il a été blessé deux fois.

Lieutenant MARTIN, 8^e bataillon colonial : a fait preuve de bravoure et de brillantes qualités militaires au cours du combat du 16 novembre 1914, dans le djebel Bou Aarar, où, en dirigeant habilement le tir de sa section de mitrailleuses, il infligea des pertes sensibles à l'ennemi.

Adjudant SILARIES, 8^e bataillon colonial : a fait preuve, au combat du 16 novembre 1914, au djebel Bou Aarar, d'initiative et de belles qualités de commandement en infligeant à l'ennemi, par le tir de sa section, des pertes sensibles.

Sergent SOREL, 8^e bataillon colonial : le 16 novembre 1914, au combat du djebel Bou Aarar, a secondé très utilement son chef de section. A fait preuve d'initiative et d'indépendance, des pertes sensibles à l'ennemi.

Lieutenant TEANER, annexe d'Oulmès : le 26 août 1914, a par une action rapide et énergique sur le donar d'un caïd partant en dissidence, a fait preuve des plus belles qualités d'entrain, de courage et de solidarité militaires en se lançant à une heure tardive, dans un terrain coupé et difficile sur les traces du fugitif, en cherchant à l'arrêter, en ne donnant l'ordre de tirer qu'après avoir essayé son feu, en recueillant enfin le mokhazeni qui s'était porté seul à la poursuite du caïd dissident.

Lieutenant MONDET, 1^{er} goud mixte : le 16 novembre 1914, au combat livré par la colonne Duplessis dans le djebel Aarar, a réussi à occuper, avec le 1^{er} goud, les crêtes dominant la route suivie par la colonne et dont l'ennemi escaladait les pentes opposées. A fait preuve d'un allant et d'une bra-

voure remarquables et a été blessé au moment où il installait son goud sur la position assignée.

Lieutenant BRISAUD, Maroc : au cours du combat du 16 novembre 1914, dans le djebel Bou Aarar, a rejoint, seul, sur les crêtes où circulaient les isolés ennemis, le 1^{er} goud à pied qui venait d'être privé de son chef et avait épuisé ses munitions ; a pris le commandement de cette unité sous le feu et l'a exercé avec une habileté et une bravoure remarquables, interdisant à l'ennemi l'accès des crêtes dominant la route suivie par la colonne.

Interprète BEN DAOUD : au combat du 16 novembre 1914, dans le djebel Bou Aarar, s'est porté, sans hésiter, au débouché du défilé que venait de traverser la colonne. Avec le plus grand sang-froid et la plus brillante bravoure, a arrêté, avec ses cavaliers, les groupes ennemis qui se hâtaient vers le défilé et a permis à la cavalerie d'avant-garde de le rejoindre et de tenir définitivement le débouché.

Sergent-major ALFONSI, 1^{er} goud mixte : l'officier commandant le goud ayant été blessé, le 16 novembre 1914, au combat du djebel Bou Aarar, a pris le commandement de cette troupe et l'a assuré au mieux, pendant une heure, dans une situation difficile.

Sergent ABERÉ, 1^{er} étranger : tombé glorieusement à l'ennemi, le 18 octobre 1914.

Sous-lieutenant ANDRÉ, 2^e tirailleurs : détaché au service de renseignements de Guer-cif, a fait preuve de réelles qualités militaires et s'est dépensé sans compter, organisant et effectuant avec une énergie inlassable, la poursuite des djichs ; a contribué ainsi pour une large part à la sécurité du pays.

Capitaine JAILLET, 9^e tirailleurs indigènes : a judicieusement commandé sa compagnie, flanc-garde de droite, vers le ravin de l'oued Lakhdar, pendant le combat du 10 août 1914, à Sidi-Omrane, et, par ses habiles dispositions a maintenu en respect un ennemi très supérieur en nombre et qui cherchait à tourner la position du groupe de manœuvre.

Capitaine BAILLEUX, 1^{er} étranger : commandant l'infanterie de la colonne, a fait preuve pendant tout le combat de Sidi-Omrane de sang-froid ; par des dispositions habilement et énergiquement prises, a permis à l'infanterie d'attaquer pendant plusieurs heures un ennemi très supérieur en nombre, en lui faisant subir des pertes sérieuses.

Lieutenant PEYROU, 1^{er} étranger : au combat de Sidi-Omrane, a commandé sa compagnie avec la plus grande énergie et une superbe sang-froid ; a maîtrisé pendant plusieurs heures un ennemi très mordant, très supérieur en nombre, auquel il a fait subir de grosses pertes malgré un terrain défavorable, et a commandé très vigoureusement plusieurs charges à la baïonnette.

Lieutenant BERGEZ, 1^{er} étranger : le 6 octobre 1914, commandant le fort Kappler, n'a pas hésité à se porter courageusement de sa personne au secours d'une de ses patrouilles aux prises avec les Marocains, et a pu reprendre le corps d'un de ses légionnaires que les Marocains commençaient à dépouiller. A été légèrement blessé au combat de Sidi-Omrane après avoir pris le commandement de sa compagnie après la mort de son commandant de compagnie.

Lieutenant ROTH, 1^{er} étranger : au combat de Sidi-Omrane, a eu une attitude des plus énergiques et des plus courageuses ; à plusieurs reprises a entraîné ses hommes à l'attaque à la baïonnette avec une belle cranerie et le plus grand mépris du danger.

Adjudant-chef LANOT, 1^{er} étranger : au combat de Sidi-Omrane, a brillamment conduit sa section au feu et, grâce à ses bonnes dispositions prises, n'a subi que peu de pertes.

Adjudant CHINI, 1^{er} étranger : au combat de Sidi-Omrane, a commandé avec autorité et énergie, sa section sous un feu des plus violents, donnant à ses hommes un admirable exemple de courage.

Lieutenant JAEGER, 1^{er} étranger : au combat de Sidi-Omrane, a relevé sous un feu violent, trois morts et des blessés et a pris part aux charges à la baïonnette, donnant à ses camarades un admirable exemple d'entrain et de courage.

Légionnaire GIOT, 1^{er} étranger : au combat de Sidi-Omrane, avec un dévouement et un courage au-dessus de tout éloge, a relevé,

cinq corps de légionnaires tués ou blessés, sous un feu ennemi intense.

Capitaine MOOG, 5^e spahis : le 11 septembre 1914, au combat de Fom-Asefti, commandant la cavalerie de la colonne, voyant que le mouvement débordant de la cavalerie qui lui avait été prescrit pouvait en raison du terrain être éventé par la harka, a attaqué celle-ci avec vigueur et l'a fixée jusqu'à l'arrivée de la colonne.

Lieutenant STOFFEL, 2^e spahis : le 25 septembre 1914, à l'engagement de Djeouna, a brillamment secondé l'action du commandant du maghzen de M'Goun, à l'aile gauche du groupe Mougin.

Adjudant MAINETTI, 5^e spahis : s'est brillamment distingué au combat du 11 septembre 1914, en portant, à maintes reprises, des ordres aux unités des ailes sous une grêle de balles, dans un terrain des plus difficiles.

Capitaine ALLEMAND, Maroc : a, pendant toute la période d'observation de la harka de Moulay Lahcen Sebail, fourni un travail intensif. Le 11 septembre, a audacieusement accroché la harka et a soutenu avec le maghzen un combat violent et bien conduit.

Lieutenant DELPIT, cercle de Taza : commandant, en septembre 1914, le maghzen de M'Goun, a occupé jusqu'à la dernière minute une crête menacée par de nombreux Marocains, a profité judicieusement du terrain pour se retirer en éprouvant le minimum de pertes ; toujours exposé aux endroits les plus battus par le feu de l'ennemi, a eu son cheval tué sous lui.

Capitaine TANTON, 3^e batterie de montagne : Chargé de faire coopérer l'artillerie de 80 de la place de Taza au combat de Djeouna, le 25 septembre, a parfaitement rempli ce rôle ingrat avec un personnel de fortune qu'il a dirigé lui-même, a obtenu les meilleurs résultats en empêchant les Beni Oudjane et les Ahl Chekka de venir prendre part à la lutte et a saisi toutes les occasions, d'appuyer la colonne par un tir des plus précis et des plus efficaces.

Lieutenant PRESTAT, 3^e batterie de montagne : à l'engagement de Djeouna, commandant l'artillerie du groupe Mougin, a pris les mesures les plus judicieuses dans le choix des emplacements de l'artillerie, grâce à un feu très efficace et brillamment conduit, a assuré le décrochage de la cavalerie qui, de son fait, n'a eu à subir que des pertes très minimes.

Lieutenant DU SERRE-TELMONT, Maroc : a fait, sous le feu, en octobre 1914, une reconnaissance de terrain audacieuse qui lui a permis d'exécuter, avec sa section, un tir d'efficacité immédiat au début du combat, dégageant ainsi la cavalerie qui avait fixé l'ennemi ; puis, sur une seconde position, bien que son point d'observation fut battu par les balles, a exécuté son tir de bombardement très précis du Ksar de Takhoual.

Capitaine VING, 5^e escadron de spahis marocains : commandant la cavalerie du groupe Mougin, a fait preuve de belles qualités militaires, d'allant et de mordant, exécutant parfaitement la mission qui lui était donnée de razzier et d'incendier les mechtas de Djeouna.

Sous-lieutenant FAUGERON, tirailleurs marocains : a, pendant le combat livré le 11 septembre 1914 contre la harka de Moulay Lahcen Sebail, à Fom-Asefti, brillamment enlevé sa section dans une attaque à la baïonnette.

Sous-lieutenant BEN RAHAL BEN MOHAMMED, tirailleurs marocains : au combat du 11 septembre 1914, à Fom-Asefti, se trouvant à l'aile droite de sa compagnie, a fait preuve d'initiative et de bravoure, en débussant des premières pentes de la montagne des tireurs ennemis dont le feu allait prendre la compagnie d'enfilade.

Chef d'escadrons PAPILLON : comme chef d'état-major du territoire de Khenifra, pendant la période de juillet à octobre 1914, a rendu des services exceptionnels, en secondant le commandement avec une inlassable activité, lors des attaques répétées, dirigées contre le poste pendant les mois d'août et septembre 1914.

Chef d'escadrons JÉROME : le 16 novembre 1914, à l'arrivée à Khenifra de la colonne de secours, s'est porté sans hésiter au débouché du défilé de la Pierre-Percée que menaçaient de nombreux groupes ennemis venant du djebel Bou-Moussa. A tenu le débouché avec la cavalerie d'avant-garde qu'il commandait,

donnant le plus bel exemple de décision, de fermeté, de coup-d'œil et de calme bravoure.

Adjudant LE MAREC, 5^e tirailleurs indigènes : au cours du combat du 13 novembre 1914, a fait preuve d'un grand sang-froid et d'un grand courage, en ralliant après la mort de son chef de section les hommes de différentes compagnies pour arrêter l'ennemi. S'était déjà signalé au combat du 20 août 1914, au djebel Bou-Moussa en se mettant à la tête d'une superbe charge à la baïonnette.

Sergents COLOMBAIN, COUNILLON, PINGARD, GAULIER, caporal ANGELI ; **soldats GUEFFAF, RABAH, AHMED, BEN SEGHOUEAN, LARBI SLIMANE, SAID BEN MOHAMED, SAKETE DJILALI**, 5^e tirailleurs indigènes : belle conduite au combat d'El-Herri le 13 novembre 1914 où ils ont été grièvement blessés.

Adjudant DESPAX, 2^e bataillon d'Afrique : a été un aide précieux pour le lieutenant commandant la section de mitrailleuses. S'est distingué en plusieurs combats et en particulier à celui de Fom-Teguet, le 4 juillet 1914, où la section, à l'extrême arrière-garde, a subi de nombreuses pertes, tandis qu'elle permettait par son feu à deux compagnies de légion de contre-attaquer par deux fois à la baïonnette pour dégager successivement une compagnie de Sénégalais, puis une compagnie d'Alpins fortement accrochés par les Marocains et éprouvés par eux.

Capitaine PRIGNOT, 2^e étranger : a commandé sa compagnie comme lieutenant pendant plus de neuf mois aux opérations des colonnes de Khenifra. A su la maintenir en parfait état physique et moral. L'a, en particulier, brillamment amenée au secours de la garnison de Khenifra, décimée par le combat d'El-Herri, le 13 novembre 1914, en lui faisant doubler et tripler les étapes.

Capitaine ROCHAS-LANCY, 2^e étranger : pendant le combat d'arrière-garde du 4 juillet 1914, a puissamment contribué par le feu, bien dirigé de sa section de mitrailleuses à tenir en respect les Marocains dont le tir rapproché et violent causait des pertes nombreuses dans le groupe alpin. A facilité le repli de deux compagnies de légion qui venaient de contre-attaquer à la baïonnette. S'est de nouveau distingué en allant dégager avec sa compagnie la garnison de Khenifra après le combat d'El-Herri.

Caporal BOURGUIGNON, 2^e étranger : le 25 septembre 1914, à l'engagement de Djeouna, près de Taza, étant à sa mitrailleuse, a été blessé à l'œil, a continué à diriger le feu, refusant d'aller se faire panser jusqu'à ce qu'il ait assuré le commandement de sa pièce.

Légionnaire APPERT, 2^e étranger : à l'engagement de Djeouna, près de Taza, blessé au bras au moment du repli de la section de mitrailleuses, a continué à porter ses caisses jusqu'à la nouvelle position, refusant l'aide de ses camarades.

Cavalier BOUALEM OULD ABSELEM, 5^e spahis : belle conduite, le 11 septembre 1914, au combat de Fom-Asefti où il a été blessé.

Sergent JOUVE, Maroc : étant attaché à l'infirmerie-ambulance de Taza, dont il avait assuré, depuis la création, le parfait fonctionnement administratif, a fait preuve après le combat de Sidi-Omrane, le 10 août 1914, du plus grand dévouement et de brillantes qualités professionnelles dans la réception de nombreux blessés, les soins donnés immédiatement et l'évacuation rapide des transportables sur l'arrière.

Sergent GUIDERDONI, tirailleurs marocains : le 11 septembre 1914, au combat de Fom-Asefti, chargé d'assurer avec sa section, la protection du flanc droit de sa compagnie, a su, malgré un feu violent et grâce à son sang-froid et à sa fermeté, tenir bon sur une position conquise par lui à la baïonnette, et a ainsi permis à la compagnie d'assurer sa mission.

Brigadier MATHIS, 3^e d'artillerie coloniale : le 15 septembre 1914, conduisant les animaux de la section au pâturage, a été assailli à trois kilomètres du poste de Guelmou, par une centaine de cavaliers Zaïan, qui ont ouvert à très courte distance un feu violent sur son détachement. Grâce à son sang-froid et aux bonnes dispositions qu'il a prises, n'a eu qu'un homme et quelques animaux grièvement blessés, et, maintenant ses adversaires à distance par son feu, a donné le

temps à la garnison du poste de venir le dégager.

Soldats SUZANNE et **PERROT**, Maroc : après l'affaire du 13 novembre 1914 (combat d'El-Herri), ont fait preuve du plus grand dévouement en donnant leurs soins aux blessés pendant plusieurs jours et plusieurs nuits consécutifs.

Lieutenant-colonel DERIGOIN, commandant le cercle des Beni M'Guild : ayant pris le commandement du cercle des Beni M'Guild le 13 septembre 1914, a montré pendant la période des ravitaillements de Khenifra et les liaisons avec le groupe mobile du Tadla aussi bien qu'au cours des opérations successives à l'affaire d'El-Herri et des tournées entreprises autour des postes de Mrirt et de Lias, les plus brillantes et plus solides qualités d'organisateur, de chef et de soldat : inlassable énergie, sens pratique avisé, grand ascendant personnel sur sa troupe et haute valeur morale.

Chef de bataillon CHARLET, 1^{er} étranger : au combat d'El-Kelaa des Beni bou Guitoun, commandant un groupe de toutes armes, s'est distingué constamment pendant l'action par son sang-froid, son énergie et ses qualités manœuvrières.

Capitaine CALLAIS, 1^{er} étranger : au combat d'El-Kelaa, chargé, au moment du décrochage, de veiller au repli des diverses fractions et tout particulièrement du groupe léger d'ambulance, a fait preuve de la plus grande initiative en prenant des dispositions très judicieuses pour assurer l'évacuation des morts et des blessés. A quitté le dernier la position.

Lieutenant PIQUEMAL, 1^{er} étranger : au combat du 27 novembre 1914, a mené énergiquement sa section sous un feu intense et a contribué par son intervention courageuse à ramener les morts et les blessés serrés, de près par l'ennemi dans un terrain extrêmement difficile.

Lieutenant ROBERT, 1^{er} étranger : étant commandant du blockhaus Klapper à Taza, le 20 novembre 1914, a fait preuve de bravoure personnelle et d'un sang-froid absolu en contre-attaquant à la baïonnette avec une patrouille de cinq légionnaires et un sergent un groupe de cinquante fantassins marocains qui venaient de tirer à bout portant, à 25 mètres devant lui, sur cinq légionnaires tombés dans une embuscade. A dégagé les deux blessés et ramené les corps des trois tués.

Sergent TARRAGO BRABO, 1^{er} étranger : au combat d'El-Kelaa a assuré, d'une façon parfaite, sous un feu violent, le ravitaillement en munitions de sa section de mitrailleuses et l'évacuation des blessés ; s'est distingué par sa brillante attitude au feu.

Adjudant GEILLON, 1^{er} étranger : le 9 décembre 1914, faisant partie de l'escorte d'un convoi entre Taza et Bab-Merzouka, a été blessé pendant qu'il commandait sa section sur la ligne de feu et n'a cessé de faire preuve d'un très beau courage.

Capitaine JEANNEROD, 9^e escadron de spahis marocains : au cours des engagements des 8 et 13 janvier 1915, a fait preuve de coup d'œil et du plus judicieux à-propos, particulièrement le 13 janvier où son intervention heureuse a permis de dégager un officier en danger.

Brigadier COUSTON, 8^e groupe d'artillerie d'Afrique : le 5 décembre 1914, au cours de l'engagement de l'escorte d'un convoi, près de Meknassa, Tatania, étant brigadier de pièce, a fait preuve de calme et d'énergie en assurant la mise en batterie régulière de sa pièce après avoir été blessé et avoir eu deux hommes hors de combat.

Lieutenant BOUCHON, Maroc : au cours d'une reconnaissance sur El-Hammam, le 13 janvier 1915, a montré de belles qualités d'allant et de courage en opérant à la tête d'un groupe très restreint de mokhazonis et sous un feu vif une razzia de 900 têtes de bétail appartenant à des gens insoumis.

Capitaine RAYMOND, chef d'état-major de la région de Fez : le 27 novembre 1914, au combat d'El-Kelaa, étant chef d'état-major, n'a cessé de montrer, au cours de l'action, de remarquables qualités d'intelligence, de jugement et d'activité. A rendu, dans ses fonctions, des services exceptionnels.

Adjudant ABDOULAYE, 5^e colonial : au combat d'El-Kelaa, n'a cessé de donner des preuves de calme et de bravoure et a entraîné

par son exemple, une ligne de tirailleurs à l'assaut d'une crête occupée par l'ennemi.

Chef de bataillon BILLOTTE, 2^e bataillon sénégalais du Maroc : commandant le détachement de liaison de Souk-el-Arba-de-Nkhella du 19 au 27 janvier, au milieu des difficultés matérielles considérables, a su le ramener avec le minimum de pertes et a fait preuve, en ces circonstances, des plus belles qualités de vigueur physique et d'énergie morale.

Lieutenant LHOTEL, 10^e compagnie de tirailleurs algériens : les 21 et 23 janvier 1915, au cours des opérations chez les Branés, a fait preuve de belles qualités militaires, du plus grand sang-froid et de la plus belle énergie.

Soldat BOUTERBIAT, 2^e tirailleurs indigènes : blessé glorieusement le 21 janvier 1915 à l'assaut d'une crête et mort, dans la nuit, des suites de sa blessure.

Caporal CAVAILLES, 2^e tirailleurs indigènes : tué glorieusement à l'ennemi à l'engagement de l'Oued el Haddar.

Sergent-fourrier VACHER, 2^e tirailleurs indigènes : le 11 janvier 1915, à l'engagement de l'Oued el Haddar, au cours d'un mouvement de repli, a fait preuve de courage en relevant en arrière relever un caporal français mortellement blessé, qu'il a ramené avec ses armes.

Lieutenant LEROUX, 2^e tirailleurs : le 11 janvier 1915, à l'engagement de l'Oued el Haddar, chargé d'enlever un point d'appui, a entraîné vigoureusement sa section sous un feu très vif et a chassé de la position l'ennemi qui a dû abandonner un fusil et des cartouches.

Lieutenant CAILLARD, 2^e tirailleurs : le 11 janvier 1915, au cours de l'engagement de l'Oued el Haddar, a fait preuve de belles qualités de commandement, d'énergie et de sang-froid, en exécutant, sous un feu violent, un mouvement de repli rendu très difficile par le transport de deux tirailleurs grièvement blessés.

Capitaine BUSSON, 2^e bataillon d'Afrique : services exceptionnels rendus depuis sept mois dans un poste d'avant-garde et pour sa brillante attitude sous le feu au cours des opérations qui ont eu lieu dans la région de Mirt de novembre 1914 à mars 1915.

Lieutenant BELDJERBA, 2^e tirailleurs : le 21 janvier 1915, en région Branés, a fait preuve de remarquables qualités d'entraînement, de coup d'œil et d'énergie en enlevant sa section sous un feu violent, à l'assaut d'une crête.

Soldat CHEHIB LARBI BEN ABDELKADER, 2^e tirailleurs : le 23 janvier 1915, lors du retour d'une colonne sous une tempête de vent glacé et de pluie à travers un terrain extrêmement difficile, a fait preuve de courage remarquable en accomplissant jusqu'au bout mais jusqu'à la mort, la mission à lui confiée de conduire un animal chargé.

Médecin-Major DIZAC, colonne mobile de Taza : au cours de la journée du 23 janvier, à la suite de la reconnaissance chez les Branés, a fait preuve d'un dévouement et d'un zèle inlassables, en prodiguant aux blessés et aux nombreux malades les soins les plus pressés.

Chef de bataillon BOUCHEZ, état-major du commandant général du Nord : depuis la mobilisation, a continué à rendre au Maroc des services exceptionnels comme chef d'état-major du général commandant général du Nord. A fourni un effort considérable en assurant seul le service, notamment au cours des opérations consécutives au combat d'El Herri du 13 novembre 1914 ; a organisé depuis deux mois d'une façon complète le groupe mobile de Taza ; vient, comme chef d'état-major de la colonne chez les Branés, d'apporter le concours le plus précieux au commandement en affirmant ses remarquables qualités d'intelligence, de méthode et d'activité inlassable ; d'un courage personnel au-dessus de tout éloge qui complète heureusement ses qualités militaires de premier ordre.

Colonel DE TINAN, 2^e spahis : depuis cinq ans au Maroc oriental, à l'occupation duquel il a pris une large part comme commandant du 2^e rég. de spahis et comme commandant de la cavalerie des T. M. E., s'est constamment signalé tant par ses qualités militaires hors de pair que par son talent d'organisateur, grâce auquel il a pu, depuis la mobilisation, reconstituer à ses effectifs primitifs la cavalerie du Maroc oriental, tout en

envoyant au front de France quatre escadrons du 2^e rég. de chasseurs d'Afrique et quatre escadrons du 2^e rég. de spahis. Blessé très grièvement le 10 août 1914, au combat de Sidi Omrane.

Chef d'escadrons JOUIN, 2^e chasseurs d'Afrique : le 9 août 1914, informé de l'arrivée d'un fort contingent marocain à trois kilomètres au nord de M'Goun, a pris les dispositions les plus judicieuses en alertant la garnison du poste, pour repousser l'ennemi et le poursuivre vigoureusement pendant quatre kilomètres en lui faisant subir des pertes sérieuses.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Lieutenant MAGNOL, 36^e d'infanterie coloniale : officier plein d'entraînement et d'un courage remarquable, animé d'un grand esprit du devoir. Au front depuis le mois d'octobre, a donné un bel exemple d'énergie en refusant de se laisser évacuer et en participant à toutes les opérations actives malgré une sérieuse affection chronique du genou. Blessé le 14 août 1915 assez grièvement au visage, a conservé le commandement de sa section en se faisant panser chaque jour et deux jours plus tard, à la tête d'un petit détachement de volontaires, a progressé, de vive force dans un boyau défendu par les Allemands.

Sous-lieutenant VANNIEREAU, 13^e d'infanterie : a vaillamment servi au début de la campagne. Blessé une première fois le 3 septembre 1914, a rejoint le front le 4 octobre. Blessé une deuxième fois le 9 octobre, a rejoint le front aussitôt sorti de l'hôpital. A reçu une troisième blessure le 24 novembre qui a occasionné un traumatisme à l'œil gauche avec lésion du nerf optique.

Médecin aide-major LEVY-VALENSI, ambulance 15/20 : s'est distingué par ses belles qualités professionnelles et par son dévouement envers les malades, et notamment les typhoïdiques confiés à ses soins. Grièvement blessé au bras droit, le 14 septembre 1915, alors qu'il dirigeait l'évacuation des blessés de son ambulance en partie détruite par un bombardement. Est tombé en criant : « Vive la France ».

Lieutenant LE ROY, 62^e d'infanterie : officier d'un dévouement absolu à ses devoirs et d'une énergie exceptionnelle. S'est signalé en toutes circonstances par ses belles qualités militaires. Grièvement blessé le 16 septembre 1915 dans l'accomplissement de ses devoirs. Arrachement de la main gauche ; plaies multiples des membres, tête et tronc.

Lieutenant ORHOND, 62^e d'infanterie : officier tout à fait distingué, et qui s'est fait remarquer au combat du 22 août 1914 où il a été blessé, par la vigueur de son commandement et son courage. Atteint le 15 septembre 1915 d'une blessure grave.

Sous-lieutenant CARRIE, 174^e d'infanterie : officier de l'armée territoriale passé sur sa demande dans un régiment actif. Énergique, brave, a toujours conduit sa section brillamment au feu, particulièrement au combat du 26 mai 1915 où il a reçu douze blessures par éclats d'obus. Coude brisé.

Sous-lieutenant SAUVELET, 116^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de belles qualités militaires au cours de la campagne, notamment au combat du 29 août 1914 où il s'est fait remarquer par son énergie et la vigueur de son commandement. Grièvement blessé (perte de l'œil droit). Est revenu sur le front et continué à justifier comme officier-payeur les notes élogieuses qui lui ont été données antérieurement.

Capitaine VALLOTTE, état-major d'une brigade : officier calme, dévoué et courageux au feu, qui s'est toujours acquitté avec la plus grande bravoure des missions périlleuses qui lui étaient confiées. Blessé une première fois le 24 octobre 1914, est revenu sur le front. A été atteint le 20 juin 1915 d'une blessure grave au genou droit.

Sous-lieutenant DIÉVAL, 289^e d'infanterie : esprit militaire élevé, très brave, a toujours accompli avec intelligence les missions qui lui étaient confiées. Grièvement blessé le 21 juin 1915. Amputé du bras droit.

Capitaine LEGUAY, 70^e d'infanterie : officier qui a fait preuve d'une grande énergie et d'une bravoure remarquable. Blessé accidentellement le 15 septembre 1914, n'a pas voulu se laisser évacuer. A repris son service avant complète guérison. A été grièvement blessé le 5 octobre 1914. Amputé d'une partie du pied gauche.

Lieutenant DE L'HERMITE, 14^e hussards : affecté au service aéronautique depuis le début de la campagne ; rend depuis quatorze mois les services les plus constants et ne cesse de donner l'exemple de la plus haute valeur morale et militaire. Toujours prêt à remplir toute mission, joint à l'habileté du pilote un coup d'œil exercé ; ses reconnaissances sont toujours sûres. A fréquemment franchi les lignes à basse altitude pour remplir ses missions en dépit des circonstances défavorables et a eu son avion fréquemment atteint.

Aumônier SOURY-LAVERGNE, groupe de brancardiers d'un corps d'armée : très courageux et d'une activité remarquable, vient de passer six mois dans les tranchées de première ligne sans prendre un seul jour de repos, contribuant par sa parole et son exemple à relever le moral des troupes. A été blessé légèrement à deux reprises pendant cette période, sans vouloir abandonner son poste et a été cité trois fois à l'ordre du jour.

Sous-lieutenant BARASSE, 137^e d'infanterie : apprenant qu'une escouade de sa section était violemment bombardée, n'a pas hésité à s'y porter pour donner l'exemple du calme et du sang-froid. A été grièvement blessé alors qu'il reconfortait ses hommes par sa présence. Déjà blessé le 22 août 1914.

Sous-lieutenant LIMASSET, 403^e d'infanterie : venu au front sur sa demande. A constamment fait preuve d'une énergie active et d'une endurance de tous les instants. S'est particulièrement distingué dans l'attaque du 19 juillet 1915, par sa cranerie raisonnée et une étonnante verve sous la mitraille. Vient d'être atteint à son poste de combat par un obus qui lui a broyé le pied. Officier de troupe remarquable.

Capitaine AUBERT, 70^e bataillon de chasseurs : officier qui s'est distingué par son sang-froid, son esprit de méthode et de décision, son énergie et sa bravoure. Le 15 octobre 1913, a surpris une fraction ennemie, l'a chargée et l'a détruite après avoir fait deux prisonniers. Le 15 février 1915, chargé d'une reconnaissance très périlleuse, a été blessé par une balle qui lui a traversé les deux cuisses. A continué à diriger sa troupe avec calme jusqu'à l'achèvement de sa mission, a exercé son commandement jusqu'à la rentrée dans nos lignes et y a fait vaillamment son rapport. Sur sa demande, est revenu à sa compagnie à peine guéri.

Capitaine CARDOT, 5^e bataillon de chasseurs : excellent officier, s'est distingué par sa bravoure dans tous les engagements auxquels il a pris part, notamment les 22 août 1914, 1^{er} et 21 septembre. Cité à l'ordre de l'armée le 9 octobre 1914. Gravement blessé le 13 décembre. Blessé de nouveau le 5 août 1915.

Lieutenant MARTINERIE, 15^e bataillon de chasseurs : commandant une compagnie d'attaque, s'est emparé de deux forêts dont l'ennemi s'était rendu maître la veille, et a organisé la position conquise en repoussant deux contre-attaques. Très grièvement blessé le 16 septembre 1915 à son poste de commandement, a donné une fois de plus un magnifique exemple de courage.

Lieutenant MARTEAU, 121^e bataillon de chasseurs à pied : à l'attaque du 27 juillet 1915, a fait preuve des plus belles qualités militaires montrant de l'audace, du sang-froid et de l'énergie, donnant l'exemple à ses chasseurs sous un feu violent. A fait 40 prisonniers dont un officier, dans une contre-attaque. Grièvement blessé dans la tranchée au cours d'un bombardement extrêmement violent le 4 août 1915. A subi l'amputation d'une jambe.

Lieutenant TIVOLLE, 30^e bataillon de chasseurs : appelé avec une fraction de sa compagnie qu'il commandait de la veille à renforcer un point de la ligne, l'a conduite avec une décision et une fermeté remarquables. Grièvement blessé en accomplissant sa mission (27 juillet 1915).

Lieutenant DELBASSEZ, 362^e d'infanterie : officier de sentiments élevés et qui a donné le plus bel exemple de fermeté et de courage. Prévenu le 6 septembre 1915 d'un accident

venait de se produire dans une tranchée, s'est porté immédiatement sur les lieux et a été grièvement blessé. Amputé du pied droit.

Sous-lieutenant BUTIN, 30^e bataillon de chasseurs alpins : le 9 septembre 1915, a fait preuve d'un courage remarquable au cours d'une attaque ennemie, avec gaz suffoquants et jets de liquide enflammé. A tenu dans sa tranchée jusqu'à ce qu'il soit grièvement blessé. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Sous-lieutenant HÉDON, 1^{er} de marche de zouaves : le 11 septembre 1915, étant chef d'une fraction de travailleurs dans une sape, à proximité de l'ennemi, et recevant de nombreux coups de fusil, est sorti très crânement de la tranchée pour se rendre compte de la situation et répondre à l'ennemi. Blessé par une balle à la jambe droite et souffrant horriblement, a montré à sa troupe le plus bel exemple de courage et d'endurance en donnant à un sous-officier, avec un calme vraiment impressionnant, les ordres pour la continuation des travaux et le compte rendu à fournir. Amputé de la jambe droite.

Capitaine DAVY, état-major d'une division : blessé une première fois en août 1914 à la tête de sa compagnie. Nommé à l'état-major d'une division, a rendu les plus grands services par son activité, son caractère et son expérience de la troupe. Blessé très grièvement le 23 septembre 1915 au cours d'une reconnaissance dans les tranchées de première ligne. A perdu l'œil droit.

Capitaine ESPINASSE, 125^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage remarquable dans tous les combats auxquels il a pris part. Blessé le 24 août 1914, et atteint de deux autres blessures le 17 juin 1915, a été de nouveau blessé le 17 septembre 1915 à son poste de combat.

Sous-lieutenant HEYDER, 32^e d'infanterie : officier d'une bravoure exceptionnelle, conduisant remarquablement sa section. Blessé au combat du 30 août 1914 et revenu sur le front, a été atteint le 2 novembre suivant d'une blessure grave ; a néanmoins conservé le commandement de sa section jusqu'au soir. A subi l'amputation de la jambe gauche.

Médecin-major DIDRY, 17^e bataillon de chasseurs à pied : médecin très dévoué, s'occupant de ses malades jour et nuit. Atteint le 19 septembre 1915 à son poste de secours, alors qu'il passait la visite, de blessures multiples, s'est occupé de ses blessés une fois revenu à lui, et n'a voulu être évacué que le dernier. A donné un bel exemple de courage et d'énergie à tout son personnel.

Chef de bataillon BLANC, 57^e territorial d'infanterie : officier de réelle valeur militaire et de haute valeur morale, d'une activité inlassable, d'une ardeur et d'une bravoure communicatives. Commande son bataillon devant l'ennemi depuis cinq mois d'une façon tout à fait remarquable. A donné la mesure de ses qualités militaires et de commandement dans les journées des 9 et 10 septembre 1915 où, grâce à son sang-froid, son habileté, à son attitude crâne et énergique, il a su résister à une attaque allemande et maintenir son bataillon sur ses positions, sous une mitraille infernale et bien que sa droite fût tournée par l'ennemi.

Capitaine GIMARCHI, 92^e d'infanterie : a fait preuve de belles qualités militaires au cours de la campagne, en particulier au combat du 6 octobre 1914, où il a montré une vigueur exceptionnelle. A été très grièvement blessé.

Lieutenant MARTINAUD, 16^e d'artillerie : le 29 août 1914, sa batterie étant soumise à un feu des plus violents, a fait preuve d'une énergie exceptionnelle et d'un courage au-dessus de tout éloge, maintenant ses hommes à leur poste, les encourageant par ses paroles, par son calme. A été très grièvement blessé à la jambe droite.

Lieutenant IKTENE SAADA BEN CHABANE, tirailleurs marocains : excellent officier indigène, absolument dévoué, qui s'est conduit avec la plus grande bravoure au combat du 5 septembre 1914, à l'assaut d'un bois occupé par l'ennemi. A été très grièvement blessé.

Sous-lieutenant ROUSSEL, 70^e bataillon de chasseurs : officier d'élite, d'une énergie et d'un courage remarquables. A été blessé en installant sa section à 35 mètres d'une mitrailleuse ennemie pour permettre la progression de la ligne de tirailleurs. Déjà cité à l'or-

dre du groupe après une blessure antérieure. A subi la désarticulation du poignet droit.

Lieutenant BARATOUX, porte-drapeau au 41^e d'infanterie : très bon officier, grièvement blessé par un éclat d'obus le 6 octobre 1914. A perdu l'usage d'une jambe.

Chef de bataillon DE BRYE DE VERTAMY, 252^e d'infanterie : officier supérieur d'une très haute valeur morale et professionnelle. Remarquablement doué, ayant le don du commandement. S'est imposé rapidement au respect et à l'affection de son bataillon en lui donnant constamment l'exemple de l'activité, de la bravoure et de la plus belle conception du devoir. Atteint le 29 juillet 1915 d'une grave blessure.

Capitaine SHIGENO, escadron V 21 : pilote d'une audace et d'une adresse remarquables. Est venu mettre au service de la France ses belles qualités d'intelligence, de courage et d'entraînement. Rend des services de premier ordre à l'escadron V 21, et a mérité d'être cité à l'ordre de l'armée à la suite de plusieurs bombardements dans lesquels son appareil a été criblé par les projectiles ennemis.

Sous-lieutenant HILHART, 5^e d'infanterie : officier de troupe de premier ordre, ayant une longue expérience militaire, énergique et très brave. A réussi, le 16 février 1915, au cours d'une attaque de tranchées, et suivi seulement de quelques hommes, à progresser sous un feu violent de mitrailleuses jusqu'au réseau de fils de fer ennemi. Y fut très grièvement blessé d'une balle à la cuisse.

Lieutenant ROUMEUX, 207^e d'infanterie : le 16 février 1915, a vaillamment entraîné sa compagnie à l'assaut d'un bois, sous un feu violent, a fait preuve de courage et d'énergie et renouvelé par deux fois l'assaut. Grièvement blessé à l'épaule gauche sur les défenses accessoires par un obus de canon-revolver. Atteint d'une première blessure le 9 septembre 1914.

Sous-lieutenant SCHMITT, 268^e d'infanterie : son bataillon ayant dû faire face au cours d'une marche à une brusque attaque sur sa droite, a porté résolument sa section sur l'ennemi dont il a arrêté la progression, et a été grièvement blessé en soutenant le combat avec la plus grande énergie.

Sous-lieutenant MONCLA, 49^e d'infanterie : jeune officier d'une bravoure exceptionnelle qui a toujours sollicité des missions les plus périlleuses ; le 19 septembre 1915, ayant pris lui-même la direction d'une reconnaissance pour déterminer l'occupation d'une tranchée récemment établie par l'ennemi, a pénétré dans cette tranchée, fait le coup de feu contre ses occupants et a été très grièvement atteint par une grenade.

Sous-lieutenant ROYER, 41^e d'artillerie : le 27 juillet 1915, observateur de première ligne, a été pris sous un abri effondré. A été cité à l'ordre de l'armée pour ses belles qualités de sang-froid et d'initiative, et a reçu la Croix de guerre sur le champ de bataille. S'est acquis de nouveaux titres dans la suite en exécutant, en plein jour et sous un feu des plus violents, des reconnaissances sur un terrain que nous n'occupions pas encore. N'a cessé de fournir les renseignements les plus utiles au mépris de tout danger, jusqu'au 23 août 1915, jour où il a été blessé à coups de grenade au contact des tranchées ennemies.

Lieutenant DEVIN, escadron M. F. 29 : officier pilote d'une bravoure et d'un sang-froid au-dessus de tout éloge. A effectué de nombreux réglages d'artillerie et reconnaissances au-dessus de l'ennemi. S'est également signalé par de nombreux bombardements de jour et de nuit et par sept combats contre des avions allemands. Vient d'exécuter un bombardement de nuit sur une gare ennemie, ce qui constitue une des plus longues opérations aériennes effectuées (de nuit) au-dessus du territoire ennemi.

Capitaine PARIS, 33^e d'infanterie coloniale : officier d'élite plein d'entraînement et de vigueur, depuis peu de temps sur le front, mais qui commande remarquablement son unité aux tranchées. A été blessé le 12 septembre 1915, de deux balles à la tête, au moment où il surveillait, debout, le travail de sa compagnie, qui exécutait une tranchée avancée sous un feu violent. N'a pas voulu se faire évacuer.

Lieutenant MILON, 150^e d'infanterie : très brillante conduite au feu au combat du 17 septembre 1914, où il a été grièvement blessé. A perdu la vision de l'œil droit.

Sous-lieutenant BOURDIER, 154^e d'infanterie : s'est signalé au cours de la campagne par ses belles qualités militaires, en particulier par son énergie et la vigueur de son commandement. Très grièvement blessé le 27 juin 1915, a perdu l'œil droit.

Sous-lieutenant KAUFFMANN, 47^e d'infanterie : officier énergique et d'un moral bien trempé. A fait preuve de bravoure et d'entraînement en toutes circonstances. Très grièvement blessé le 12 mars 1915.

Capitaine NOURRIT, 1^{er} bataillon territorial de chasseurs alpins : officier très énergique et très brave, qui a fait preuve au cours de la campagne des plus belles qualités militaires. A été très grièvement blessé le 11 septembre 1915, à son poste de combat.

Médecin aide-major BENOIT, 12^e bataillon de chasseurs alpins : a fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand dévouement et du plus remarquable mépris du danger. Aux combats de février 1915, est allé chercher et a ramené sous un feu violent de mitrailleuses son commandant de bataillon grièvement blessé. Pendant toute la durée des combats du 1^{er} août, a assuré avec un inlassable dévouement et sous un bombardement meurtrier le service d'un refuge de blessés à proximité immédiate de la ligne de feu. Le 31 août, a été grièvement blessé en prodiguant des soins à des blessés au cours d'un bombardement violent et alors que son abri était rendu intenable par suite des émanations des obus suffoquants.

Capitaine FICHEPAIN, 22^e rég. d'infanterie coloniale : blessé une première fois à la face au combat du 15 septembre 1914 et cité à l'ordre de l'armée s'est de nouveau distingué de façon toute particulière à l'attaque du 25 septembre 1915 où il a mené sa compagnie avec un entraînement et une bravoure admirables et où il a été grièvement blessé à la figure et à la cuisse.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Infirmier GARCIA, 19^e dragons : se trouvant à proximité de deux de ses camarades qui venaient de tomber, atteints par un même obus, l'un tué, l'autre très grièvement blessé, s'est porté à leur secours sous un violent bombardement, et, atteint par un nouvel obus, est tombé lui-même très grièvement blessé, victime de son dévouement.

Cavalier AUDEBERT, 19^e dragons : engagé volontaire pour la durée de la guerre. Depuis son arrivée sur le front, s'est toujours montré brave et courageux. Blessé grièvement, le 27 juin 1915, n'a eu d'autre pensée, pendant qu'on lui prodiguait des soins, que celle de plaindre un de ses camarades tué à côté de lui.

Chasseur BLANC, 22^e bataillon de chasseurs : brillante conduite au combat du 25 septembre 1914. A fait preuve de la plus grande bravoure et du plus grand courage. Très grièvement blessé.

Soldat GAUTHIER, 213^e d'infanterie : depuis le début de la campagne n'a cessé de donner, en toutes circonstances, des preuves de bravoure, s'offrant toujours pour accomplir toutes missions périlleuses ; blessé grièvement alors qu'il entraînait un groupe de camarades à la charge sur des tranchées ennemies. A perdu l'œil gauche.

Soldat PINEAU, 8^e zouaves de marche : le 16 juin 1915, a reçu une très grave blessure nécessitant l'amputation de la main droite au moment où il s'élancait à l'assaut des tranchées ennemies en entraînant ses camarades au cri de : « En avant, les enfants ! » Malgré sa blessure, est resté quatre heures dans la tranchée de quatrième ligne ennemie conquise et n'a cessé d'encourager ses camarades.

Soldat GOULOT, 8^e zouaves : le 11 mai 1915, a été atteint très grièvement à la cuisse droite par un éclat d'obus. Est resté sur le terrain jusqu'à la nuit sans se plaindre, donnant ainsi un bel exemple de courage à ses camarades. A été amputé de la cuisse droite.

Caporal BESANÇON, 152^e d'infanterie : très bon caporal, très brave au feu. Quoique grièvement blessé, a encouragé ses hommes à tenir bon. Amputé d'un bras.

Clairon CHAPELLE, 152^e d'infanterie : blessé au combat du 13 août 1914, d'une balle à la

- cuisse, voyant ses camarades progresser en avant, s'est relevé malgré l'hémorragie occasionnée par sa blessure et s'est porté sur la ligne des trailleurs. A peine arrivé à ce nouvel emplacement, est tombé frappé de cinq balles. Amputé de la cuisse gauche.
- Soldat ZUANON**, 359^e d'infanterie : excellent soldat toujours prêt à marcher pour les missions dangereuses. Très brave, a été blessé le 19 avril en se portant à l'attaque d'une tranchée ennemie.
- Soldat OSMANE BAGDADI**, 2^e trailleurs de marche : vieux soldat, brave et énergique. Le 14 juin, occupant un poste particulièrement dangereux, s'y est maintenu malgré un bombardement très violent et a été grièvement blessé.
- Sergent-major QUILFEN**, 318^e d'infanterie : sous-officier énergique et dévoué, très grièvement blessé pour la deuxième fois le 5 juillet.
- Caporal HOSSELET**, 35^e d'infanterie : excellent caporal, volontaire pour toutes les missions périlleuses, après un bombardement intense est allé reconnaître une partie de notre ligne complètement bouleversée par ce bombardement ; blessé grièvement au cours de cette reconnaissance, a perdu l'œil droit.
- Soldat CHAVALARD**, 60^e d'infanterie : amputé du bras gauche, à la suite d'une grave blessure. Est resté quatre jours sur le champ de bataille avant d'être relevé. Excellent soldat, bien noté de sa compagnie.
- Chasseur JACQUIN**, 2^e bataillon territorial de chasseurs alpins : au cours d'un violent bombardement, a fait preuve d'énergie et de sang-froid restant à son poste et s'inquiétant de ses camarades blessés autour de lui, bien que grièvement atteint lui-même par un éclat de bombe qui lui avait sectionné le pied, et qui a nécessité l'amputation de ce membre.
- Soldat CHAPELLE**, 2^e zouaves de marche : a donné l'exemple de l'énergie et du courage, en dominant la douleur, alors qu'il venait d'être grièvement blessé au crâne, afin de rassurer ses voisins. Ayant eu l'œil crevé, disait en se retirant : « Ce n'est rien. »
- Claïron-major HERVIER**, 3^e bataillon d'infanterie d'Afrique : chef de fanfare plein de zèle et de dévouement, ayant beaucoup d'autorité. En campagne, s'est montré hors de pair comme chef des brancardiers. A obtenu une brillante citation de ce fait, à la suite des combats des 17 et 18 février. S'est encore distingué par son beau courage et la parfaite organisation de son service des évacuations dans un secteur dangereux.
- Soldat CHEVALIER**, 6^e d'infanterie territoriale : très bon soldat ; le 1^{er} octobre 1914 a fait preuve de courage en défendant les abords d'un village et en contribuant à retarder l'approche d'un ennemi très supérieur en nombre. Blessé grièvement a subi l'énucléation de l'œil gauche.
- Soldat BLONDEL**, 268^e d'infanterie : s'est présenté comme volontaire pour maintes missions périlleuses, notamment pour aller placer des défenses accessoires devant la tranchée à quelques pas de l'ennemi. Blessé grièvement à la cuisse, a été amputé.
- Canonnière HURION**, 12^e d'artillerie : délié de toute obligation militaire, s'est engagé pour la durée de la guerre et a fait preuve en toutes circonstances de calme et de bravoure. Grièvement blessé le 23 décembre 1914 à son poste de combat.
- Soldat ARRAMBERI**, 2^e de marche du 1^{er} étranger : très bon soldat. Plein d'entrain et d'énergie. Le 16 juin 1915, isolé de sa compagnie, s'est avancé avec son sergent et quelques hommes de son escouade jusqu'aux positions de première ligne. A fait preuve de ténacité et de courage, en soutenant pendant quarante-huit heures un combat violent à coups de bombes contre les Allemands occupant une tranchée à trente pas de lui. Blessé sérieusement, a continué néanmoins à lancer des bombes et ne s'est arrêté qu'après épuisement.
- Adjudant FAURICHON**, 237^e d'infanterie : s'est porté avec sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie, s'est emparé d'une partie de celle-ci et malgré des pertes sensibles est resté deux jours et deux nuits dans la position conquise jusqu'au moment où il s'est porté à l'attaque en tête d'une unité voisine.
- Sergent THIRIET**, 44^e bataillon de chasseurs : sous-officier très énergique qui a toujours demandé à accomplir des missions périlleu-
- ses. A été cité deux fois à l'ordre du corps d'armée. Blessé très grièvement, pour la troisième fois, depuis le début de la campagne.
- Caporal ALEXANDRE**, 140^e d'infanterie : d'une bravoure éprouvée. S'était déjà signalé au cours des journées des 24 et 25 décembre 1914. A été blessé en faisant construire par son escouade des tranchées sous un violent bombardement, le 8 juin 1915.
- Soldat GARDETTE**, 142^e d'infanterie : le 8 juillet 1915, étant en patrouille, a pansé son chef blessé, sous un feu violent de l'ennemi, puis l'a ramené sur ses épaules à proximité de nos tranchées où, il a pu le faire ramener après y être venu chercher du secours. A fait preuve à nouveau dans cette circonstance de la bravoure et du dévouement dont il est coutumier et a fait l'admiration de tous.
- Adjudant SOURZAC**, 417^e d'infanterie : blessé une première fois est revenu sur le front aussitôt guéri, et s'est signalé en toutes circonstances par son allant et son énergie. A été grièvement blessé en lançant une grenade.
- Adjudant GEOFFROY**, 360^e d'infanterie : après un assaut des plus durs, a réussi à organiser la position conquise sous un bombardement violent et s'y est maintenu en dépit de plusieurs contre-attaques.
- Soldat ANTHORRE**, 360^e d'infanterie : soldat d'un rare courage qui s'est distingué en maintes circonstances depuis le début de la campagne ; revenu pour la troisième fois sur le front après avoir été blessé, a eu une conduite héroïque, défendant pendant vingt-quatre heures à coups de grenades l'entrée d'un boyau conduisant à une tranchée qu'on venait de conquérir ; bien que blessé est resté à son poste.
- Sergent BADINIER**, 360^e d'infanterie : après la mort de son lieutenant a pris le commandement de la section, a repoussé plusieurs contre-attaques avec la plus grande vigueur et s'est maintenu dans la tranchée conquise en dépit d'un bombardement des plus violents. Déjà blessé deux fois.
- Adjudant GENDARME**, 226^e d'infanterie : a les 2 et 3 octobre 1914, exécuté des reconnaissances périlleuses dans des villages occupés par l'ennemi ; fait prisonnier, le 6 décembre 1914, à l'attaque des tranchées allemandes s'évade pendant la nuit et rentre dans nos lignes. Blessé le 18 décembre lors d'une nouvelle attaque des tranchées.
- Sergent BADOUX**, 42^e bataillon de chasseurs : doué d'un courage exceptionnel, n'a pas cessé depuis le début de la campagne d'être un modèle d'audace et de dévouement. En particulier est allé chercher, le 17 juin 1915, sous le feu et à proximité de la position ennemie son sergent grièvement blessé.
- Adjudant chef CHAIGNEAU**, 360^e d'infanterie : durant les journées des 4, 5 et 6 juin 1915 complètement isolé dans une maison conquise, a maintenu sa section sous un feu violent d'artillerie et a repoussé six contre-attaques.
- Sergent ESNAULT**, 360^e d'infanterie : durant les journées des 4, 5 et 6 juin 1915, a maintenu sa section dans une tranchée nouvellement conquise et en lutte constante avec l'ennemi. A réussi à progresser et à repousser six contre-attaques.
- Adjudant LEGRAND**, 279^e d'infanterie : commandant avec beaucoup d'autorité sa section de mitrailleuses, l'a en toutes circonstances portée en première ligne, avec la plus grande audace et notamment le 11 juin 1915 où après avoir eu ses pièces enterrées avec plusieurs de ses hommes a néanmoins réussi à les dégager et à les remettre en position.
- Soldat MASSART**, 294^e d'infanterie : le 22 septembre 1914, au moment où il se portait en avant avec sa section pour creuser une tranchée en arrière de la crête, fut atteint d'un éclat d'obus qui lui enleva le pied presque entièrement et supporta sa douleur avec le plus grand courage. Amputé de la cuisse gauche.
- Soldat GUITON**, 314^e d'infanterie : très belle conduite au feu depuis le début de la campagne et notamment le 16 février 1915 où il a été grièvement blessé à quelques mètres des retranchements ennemis.
- Sergent DURAND**, 122^e d'infanterie : le 10 juillet 1915, s'est lancé avec un magnifique courage à l'attaque d'une tranchée allemande dans laquelle il a sauté un des premiers, tuant un sous-officier téléphoniste ennemi qui tentait de sauver son matériel et blessant plusieurs ennemis. S'est maintenu dans la tranchée jusqu'au moment où il a été blessé (deux balles à la poitrine, une contusion aux reins). Déjà blessé à la tête antérieurement.
- Sergent DOZOL**, 2^e de marche du 1^{er} étranger : excellent sous-officier d'une bravoure à toute épreuve. Séparé du reste de sa compagnie pendant l'attaque du 16 juin 1915, s'est porté en première ligne avec quelques hommes de sa section, a fait preuve du plus grand courage et d'une rare énergie en dirigeant, pendant quarante-huit heures, une lutte acharnée à coups de bombes contre les Allemands fortement retranchés à trente pas de lui.
- Soldat GUENAN**, 8^e zouaves de marche : au combat du 16 juin 1915, ayant réussi à découvrir les mitrailleuses ennemies qui prenaient d'enfilade à courte distance le régiment parti à la charge, s'est élancé aussitôt vers cet emplacement, a tué le chef de pièce et deux servants et a fait deux aides prisonniers. A fait l'admiration de ses chefs.
- Sergent ESPARSEIL**, 7^e génie : s'est tout particulièrement distingué le 9 mai 1915, par sa cranerie en entraînant son escouade à l'assaut des tranchées ennemies. A été cité à l'ordre de l'armée ; le 16 juin 1915, a énergiquement pris le commandement d'un groupe de travailleurs qui s'employa très utilement à briser l'effort d'une contre-attaque ennemie qui fut arrêtée à courte distance.
- Adjudant POMPEI**, 4^e de marche de trailleurs : très belle conduite au feu. A pris le commandement de sa compagnie, dont tous les officiers avaient été blessés et l'a maintenue énergiquement sur la position conquise.
- Sergent MILLET**, 4^e trailleurs indigènes : dans l'attaque du 16 juin 1915, commandant la section de tête du bataillon, l'a brillamment entraînée, malgré un feu violent de mitrailleuses jusqu'à la quatrième tranchée ennemie, montrant la voie à tout le bataillon.
- Adjudant STIEFEL**, 8^e génie : s'est fait de nouveau remarquer, du 16 au 23 juin 1915, n'hésitant jamais à se porter sur les points les plus dangereux, avec un mépris absolu du danger, pour réparer les lignes téléphoniques. Grâce à son sang-froid et à son courage, les liaisons ont pu être constamment assurées quelle que soit la violence du feu.
- Sergent SCHMITT**, 25^e territorial d'infanterie : les 16, 17, 18, 21, 22 et 23 juin 1915, a fait preuve d'une énergie et d'un courage remarquables, dirigeant, avec un mépris absolu du danger, sous un feu violent, des corvées de ravitaillement jusqu'aux tranchées de première ligne, avec un dévouement exceptionnel.
- Adjudant MOHAMED LAROUCSI BEN ALI**, 4^e trailleurs de marche : dans l'attaque du 16 juin 1915, tous les officiers de sa compagnie ayant été blessés, a emmené son peloton à l'assaut, dans des circonstances très difficiles, jusqu'à la première ligne, traversant un kilomètre de terrain battu par de violents feux de flanc.
- Soldat ROBIN**, 8^e zouaves de marche : infirmier très courageux. Le 16 juin 1915, ayant vu des hommes d'un corps voisin qui, privés de leurs chefs, hésitaient à se porter en avant, dans un moment critique, s'est précipité vers eux et, par son attitude énergique, a réussi, sous un feu violent, à les entraîner au-devant d'une contre-attaque furieuse. Est revenu, ensuite, continuer à panser des blessés de la première ligne de feu, dans une zone excessivement battue.
- Caporal EL HAICH BEN SALAH BEN ALI**, 4^e de marche de trailleurs : au cours de l'attaque du 16 juin 1915, désigné comme serre-file de sa compagnie, a puissamment encouragé les fractions qui sautaient la tranchée. Aussitôt sa compagnie sortie, a rejoint la première ligne, en embranchant six Allemands au passage. Blessé, n'a pas voulu se faire panser avant que le bataillon ne soit relevé.
- Sergent PAPASSIN-TANOUDY**, 2^e de marche du 1^{er} étranger : très bon sous-officier, consciencieux et payant d'exemple. Le 17 juin 1915, a été grièvement blessé au cou, pendant qu'il dirigeait, en terrain découvert, sous un feu violent de mitrailleuses allemandes, le travail de ses hommes occupés à l'organisation du terrain conquis.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.